

Sous un pont, au bord d'un fleuve...

Pièce de

Luigi LUNARI

Traduite et adaptée de l'italien par

Nicole THÉVENIN et Rosetta MORSELLI

© 2003

Luigi Lunari

Via Volturmo 80 - Cedri

I - 20047 Brugherio (Milano)

Tel et Fax: +39.039.883177

e-mail. Luigi.lunari@libero.it

Web Site: www.luigilunari.com

Quel profit trouve l'homme à toute la peine qu'il prend sous le soleil?...
Beaucoup de sagesse, beaucoup de chagrin; plus de savoir, plus de douleur.

L'Ecclésiaste. 250 avant J.C.

Qui garde la mémoire sinon la femme, dont l'ancrage à la nature - mère elle aussi - la rend si solidaire de la vie qu'elle la pousse à reconstruire là où passe la puissance destructrice des hommes, hommes dont l'ancrage à la nature est si faible, et si oublieux quant au charme qu'exerce sur eux ce terrain de jeu qu'est l'histoire ? (Non l'histoire ancienne qui, par sa parenté avec l'origine et la naissance de la civilisation est un fait féminin, mais l'histoire d'aujourd'hui qui, déracinée de la mémoire des origines, est pure volonté de puissance.)

À ce point, cela vaudrait la peine de confier aux femmes la reconstruction de toutes ces terres où a sévi la dévastation. Mais nous, nous ne confierons jamais cette tâche à la femme, parce que nous ne l'avons libérée que pour autant qu'elle répond au désir des hommes, ou, si ce désir est éteint, à leur sécurité.

Umberto Galimberti

"Vestali della memoria"

La Repubblica, 7 juin 2003

Personnages

Le Clochard (Gianni)

L'Homme d'affaires (Carlo)

La Femme (leur mère)

L'action se déroule au bord d'un fleuve, sous un pont.

Scène 1

Sous un pont, au bord d'un fleuve, aux extrêmes confins d'une ville.

Un talus abrupt avec de rares touffes d'herbe où l'on devine un vague sentier qui monte vers la route.

Sur un côté de la scène, les détritrus accumulés d'une décharge sauvage.

De l'autre côté, à l'abri du pont, une cahute de planches et de cartons, comme une sorte de grande boîte, qui, à l'évidence, sert d'asile à un pauvre diable. Appuyé contre la cahute, un cabas.

Sur l'avant-scène, un clochard est assis par terre, fixant le courant : quarante ans, peut-être moins, pas particulièrement sale, ni hirsute, ni mal fagoté. Ses vêtements – bien que salis et usagés – semblent, par la coupe et le tissu, avoir été de bons vêtements à l'origine. Armé d'un bâton, il intercepte les objets que le courant met à sa portée. Il les retient un peu et les laisse ensuite, parce que sans intérêt, aller à leur destin.

Soudain, il se tourne vers la cabane et énonce :

LE CLOCHARD - Un coussin... tout abîmé...

(Pause)

Une boîte de conserve...

(Pause)

Une poupée...

À propos, il y a quelques semaines, avant que tu ne viennes ici, j'ai vu passer un cadavre... Une femme, à moitié nue, les yeux grands ouverts... Enfin... ce qu'il en restait, des yeux. Je l'ai laissée aller et je n'ai rien dit à personne... Pas de danger ! Je me suis rappelé la fois – j'étais en voiture – où j'ai ramassé un type blessé dans un accident. Je l'ai emmené à l'hôpital : j'ai eu des embêtements à n'en plus finir, avec l'hôpital, avec la police... Tu ne t'en souviens pas ? Je venais d'avoir mon permis... Hein?...

(Pas de réponse de la cabane)

Sans compter mon siège arrière tout taché de sang.

(Pause. Soudain, un bruit venu d'en haut. Le Clochard lève les yeux, en attente. Du haut du talus, vient s'ajouter au tas de détritits une charretée de vieux papiers, bidons, chiffons...)

Tiens, voilà la manne dans le désert...

(Le Clochard s'approche du nouvel arrivage, y fouille un peu. Il examine un paquet de cigarettes vide, un briquet, un couvert tordu... Il ramasse un bout de papier, l'observe, lit :)

Sainte Rita de Lima... priez pour nous...

C'est ça ! Il ne manquerait plus que les saints aussi s'occupent de nous. Priez, priez pour celui qui en a besoin !

(Il déchire le papier, le rejette sur le tas)

Rien !

(Soudain, sonnerie de téléphone portable)

UNE VOIX DE FEMME *(venue de la cahute, crie)* - Téléphone !

LE CLOCHARD - Ce n'est pas le mien !...

(Pause)

J'ai dit, ce n'est pas le mien...

(De la cahute, sort une femme âgée d'environ soixante-cinq ans . Elle aussi porte des vêtements qui ont sans doute été bien : elle peut même porter une fourrure, maintenant abîmée. La femme s'approche du cabas appuyé contre la cabane, elle fouille brièvement dedans, en sort un téléphone portable, l'ouvre, parle, écoute)

LA FEMME - Allô ?... Oui, nous sommes là... Je ne sais pas, il l'a peut-être coupé... Il le coupe presque toujours, son téléphone... Oui, ça va... Aujourd'hui, je ne sais pas. Non, je ne crois pas que nous partions... D'accord. J'ai compris.

(Elle referme l'appareil)

Il a essayé de t'appeler sur ton portable, mais tu n'as pas répondu. Où il est ? Tu l'as éteint ?

LE CLOCHARD - Je l'ai jeté.

LA FEMME - Mais pourquoi ?

LE CLOCHARD - Parce que je n'en ai pas besoin. Il y a le tien, non ? Avec un, ça suffit largement.

LA FEMME - Où l'as-tu jeté ?

LE CLOCHARD *(un peu agacé)* - Mais je ne sais pas ! Là, dans ce fatras... ou dans l'eau. Je n'aime pas que n'importe qui puisse me suivre partout, me trouver quand il veut... J'ai l'impression d'être espionné. Prisonnier, même.

LA FEMME - Dans ce cas, ferme-le.

LE CLOCHARD - Alors, c'est comme si je n'en avais pas.

LA FEMME - Et tu le rallumes quand tu veux.

LE CLOCHARD - Et si je ne veux jamais, je le jette.

Bon, j'y vais.

LA FEMME - Attends un peu, il va bientôt arriver.

LE CLOCHARD - C'est pour ça qu'il a téléphoné ?

LA FEMME - Oui.

LE CLOCHARD - Pourquoi tu ne me l'as pas dit tout de suite ?

LA FEMME - Je suis en train de te le dire.

LE CLOCHARD - Je vais chercher le journal.

LA FEMME - Et s'il arrive pendant ce temps-là ?

LE CLOCHARD - Il attendra.

(Il s'éloigne le long du talus)

LA FEMME - Tu t'es lavé ?

LE CLOCHARD - Oui.

LA FEMME - Le cou aussi ?

LE CLOCHARD - Le cou aussi, et aussi derrière les oreilles.

LA FEMME - Je te trouve encore sale.

LE CLOCHARD - Parce que l'eau est sale. Les déchets industriels, comme d'habitude. Il faudrait le dire à qui tu sais !

LA FEMME - Je sais, je sais !

LE CLOCHARD - Au patron de l'usine !

(Il est sorti.)

La femme le suit un instant des yeux, puis elle s'agenouille sur une boîte de carton ou quelque chose de similaire qui peut passer pour un prie-Dieu. Elle fait le signe de croix, remue les lèvres en une prière.

Quelques instants après, bruit d'une voiture qui s'arrête. La femme rentre dans la cahute, en ressort avec une couverture, ou quelque chose de ce genre, qu'elle étend quelque part comme pour lui faire prendre l'air.

L'Homme entre : un homme plus âgé que le Clochard. Il arbore l'élégance simple et étudiée de l'homme d'affaires : costume gris et peut-être manteau de poil de chameau...

Il apparaît en haut, descend le long du petit sentier. Il trébuche et lâche un juron étouffé...

Il regarde la femme d'un air interrogatif, avec un signe de tête ou de la main comme pour demander « où est-il ? »)

LA FEMME - Il est parti chercher le journal.

L'HOMME - Quand est-ce qu'il revient ?

LA FEMME - Je ne sais pas, ça dépend.

L'HOMME - Fff ! D'habitude, il met combien de temps ?

LA FEMME - Cinq, dix minutes. Mais il n'y a pas de règle. Une fois, il est parti deux jours.

L'HOMME - Et il ne te prévient pas ?

LA FEMME - Il ne le sait pas lui-même. Ce n'est pas qu'il le fasse exprès. Ça lui arrive, voilà tout.

(L'Homme soupire et secoue la tête d'un air désapprobateur)

Tu veux t'asseoir ?

L'HOMME – Où ça ?

LA FEMME - Nous avons une chaise.

(La Femme rentre dans la cabane et en sort aussitôt avec une sorte de petit fauteuil capitonné, sale et presque défoncé. Elle le tend à l'Homme qui s'y assied avec un air contrarié, cherchant à sauvegarder autant que possible ses vêtements)

L'HOMME *(après une pause, un peu à regret mais non sans impatience)* - ... Il faut qu'il me signe quelques papiers...

LA FEMME - Encore ?

L'HOMME - Ce devraient être les derniers. S'il ne change pas d'avis !...

LA FEMME - Je ne pense pas qu'il changera d'avis...

(Autre bref geste de dépit et de regret de l'Homme. La Femme a repris le nettoyage de la couverture.

Longue pause)

L'HOMME *(avec une certaine gêne)* - Tu sais... les affaires marchent bien. Trop même : on a seulement peur que ça ne change. À l'usine, on a dû mettre en place une troisième équipe... Même l'usine de Roumanie...

(Pause. La femme reste impassible)

Ça ne t'intéresse pas !...

LA FEMME - Je suis contente pour toi.

L'HOMME - Mais pas seulement pour moi. Je donne du travail à trois mille personnes : ce qui fait quinze mille bouches qui mangent parce que je... parce que nous... Hein ? Ce n'est pas rien, il me semble ! Je donne à manger à quinze mille personnes !

LA FEMME - Lesquelles, autant qu'elles sont, te nourrissent toi aussi.

L'HOMME (*sourit amèrement et secoue la tête*) - Qui est-ce qui disait ça ?

LA FEMME - Tu le sais bien !...

(*Pause. L'Homme renonce avec un petit geste de découragement. Il secoue la tête, s'étreint les mains*)

L'HOMME - Maman !

(*La Femme s'arrête, se tourne vers lui*)

Maman, mais pourquoi... ?

LA FEMME - Pourquoi quoi ?

L'HOMME (*joignant les mains, affligé*) - Pourquoi... tout ça ? ! Qu'est-ce qui s'est passé ?...

LA FEMME - Le voilà. Tais-toi !...

L'HOMME (*brusquement*) - Tais-toi ! Tais-toi ! Pourquoi me taire ? ! S'il entend, tant mieux ! Il pourrait répondre lui aussi ! Surtout lui !

(Le Clochard rentre. Il a peut-être entendu la dernière réplique, mais n'en montre rien. Il a un journal à la main)

Tu as compris ?

LE CLOCHARD - Walter Polis est mort.

L'HOMME - Qui ça ?

LE CLOCHARD - Walter Polis. Il est mort.

L'HOMME - Qui est-ce ?

LE CLOCHARD - Qui c'était.

L'HOMME - Qui c'était ?

LE CLOCHARD - Je ne sais pas. Mais pour être mort, il est bien mort, parce qu'il est dans les décès. *(Il ouvre le journal et lit)* La femme, le fils, le neveu font part du décès de Walter Polis... employé de la Voirie Municipale .

L'HOMME - Mais... tu le connaissais ?

LE CLOCHARD - Non. *(Il semble relire avec curiosité l'annonce du journal. Pause)* Ce n'est pas incroyable ? Un type meurt... et sa femme et son fils n'ont rien à dire sinon qu'il était « employé de la Voirie Municipale » !

L'HOMME *(avec impatience)* - Evidemment... c'était son métier.

LE CLOCHARD - Je me demande bien ce qu'il y a derrière. Est-il possible qu'une femme et un fils n'aient rien à dire ? Un adjectif sur le défunt, une allusion à leur douleur... Rien ! « Il est mort » et basta. Comment tu t'expliques ça ?

L'HOMME - Je ne ressens aucun besoin de me l'expliquer.

LE CLOCHARD - Ce n'est sûrement pas une question d'argent, parce qu'une famille très pauvre ne fait pas part dans le journal. Mais, entre fils et neveu il y a une virgule et non « et » (comme ce serait plus correct), ce qui fait penser qu'ils ont fait attention au nombre de mots. Mais ça ne suffit pas . Donc : comment ça s'explique ?

C'était peut-être un de ces tyrans dont la mort fait pousser à tous un soupir de soulagement ! Ou un type qui s'était tiré trente ans avant, en plantant là femme et enfant. Quand il crève, il ne reste plus aux autres qu'à l'enterrer et penser « bon, il est mort, amen », mais rien de plus.

L'HOMME - Écoute, je...

LE CLOCHARD - Et ce neveu, hein ? « La femme, le fils, le neveu »... Qui c'est ? Le fils d'un frère ou d'une sœur ? Et ceux-là, où sont-ils ? Morts, eux aussi ? Ou bien ils ne lui ont jamais pardonné d'être parti, peut-être même en leur laissant femme et enfant sur les bras... ? Et ce neveu est le seul à avoir un peu de charité chrétienne, peut-être même le seul à être allé à l'enterrement !...

Tu sais qu'on peut écrire des romans sur la vie d'un type comme ça ? Quelqu'un dont la femme et le fils n'ont rien à dire à sa mort, sauf l'annoncer, cette mort : avec ce mystérieux neveu qui surgit soudain de derrière les fagots... Un formidable coup de théâtre, quand on y pense ! Qu'est-ce que tu en dis ?

Oh, tu n'es pas obligé de me répondre tout de suite. Ce n'est pas une réponse facile, je sais. Moi je vois déjà que cette histoire me trotte dans la tête et que, pendant je ne sais combien de temps, je ne vais pas arrêter d'y penser... Ça pourrait devenir une obsession, comme ces airs de musique qu'on siffle pendant des heures sans réussir à s'en défaire...

J'espère seulement que dans le journal de demain, il y aura n'importe quelle autre nouvelle intéressante qui me distraira de celle-ci. Un clou chasse l'autre... Comme la fois où les syndicats avaient organisé une marche de protestation contre l'usine... (tu te souviens comme nous étions inquiets ?)... et puis le jour précédant la marche, il y a eu les attentats sur les tours de New-York... et à la manifestation, personne n'est venu. Un clou chasse l'autre, je te dis.

(Soudain, à l'Homme) Tu voulais quelque chose ?

L'HOMME (*se dominant un peu*) - ... des signatures... ici...

LE CLOCHARD - Maintenant ?

L'HOMME - Comment ça? !... Oui, maintenant... Y a un problème ?

LE CLOCHARD - Maintenant, non, je n'en ai pas envie.

(L'Homme d'affaires se tourne vers la Femme)

LA FEMME (*au Clochard*) - Tu en as pour un instant...

LE CLOCHARD - Il y en a combien ?

L'HOMME - Cinq ou six...

LE CLOCHARD - Cinq ou six ?

L'HOMME - Il y en a... huit.

LE CLOCHARD (*dit à la femme, ou fait un geste de la tête voulant dire*) - Tu vois qu'il cherche toujours à nous avoir !

LA FEMME - Tu en as pour un instant.

(Le Clochard cherche sur lui un stylo, ne le trouve pas. L'Homme lui tend le sien. Avant de le prendre, le Clochard s'essuie les mains sur ses vêtements. Puis il signe.

Regard entendu entre l'Homme et la Femme. Sur une table improvisée, le Clochard signe trois ou quatre papiers. Puis...)

LE CLOCHARD - Et ça, qu'est-ce que c'est ? Une procuration pour cinq ans ? C'était utile de l'écrire... cinq ans ?

L'HOMME (*un peu impatienté mais se dominant*) - C'est la loi. Une procuration doit avoir une date limite.

LE CLOCHARD - Tu veux dire que dans cinq ans, tu seras là à nouveau, pour me faire signer une autre procuration ?

(L'Homme ne répond pas. Il se limite à regarder la femme comme pour lui dire « Tu vois ? » ; avec une certaine impatience qu'il réussit cependant à dominer. D'autant plus que le Clochard – bien qu'avec un soupir d'agacement – est déjà en train de signer)

...sept... huit... voilà.

L'HOMME - Merci .

LE CLOCHARD - C'est tout ?

L'HOMME - C'est tout (*il va s'en aller, hésite*) Pour manger... vous avez ce qu'il faut ?

LE CLOCHARD - On se débrouille, ne t'inquiète pas.

(L'Homme se tourne vers la Femme)

LA FEMME – Ne t'inquiète pas, on se débrouille.

L'HOMME - Vous avez... vous n'avez besoin de rien ?

(Le Clochard fait un geste de dénégation. L'Homme hésite de nouveau. Avec gêne :)

Si vous avez besoin de quelque chose... appelez-moi.

(Il s'en va. La Femme le suit des yeux puis secoue la tête.)

Avant que l'Homme ne sorte, la convention théâtrale de représentation s'interrompt brusquement. Les acteurs quittent leur personnage, ils se déplacent hors de cette

convention, prennent position pour la scène suivante. Une fois en place, les acteurs redeviennent personnages)

* * *

Scène 2

En scène, le Clochard et la Femme. Le Clochard lit le journal. La Femme regarde le soleil, puis le sentier par où l'Homme est parti. Elle a une mimique sceptique.

LA FEMME - Il n'avait pas fini.

LE CLOCHARD - Comment ?

LA FEMME - Hier, quand il est parti. Il n'avait pas fini, il avait encore quelque chose à dire.

LE CLOCHARD (*sans lâcher la lecture de son journal*) - Alors, il va revenir : ce n'est pas son heure ?

LA FEMME - Mais... à moi ou à toi ?

LE CLOCHARD - Comment, pardon ? Je n'ai pas entendu.

LA FEMME - Il voudra parler à toi ou à moi ?

LE CLOCHARD (*pas intéressé*) - Peut-être à nous deux ?

LA FEMME - À nous deux, non.

LE CLOCHARD (*Pause. Il abandonne son journal*) - Maman...

(Pause. La Femme semble attendre le retour de l'Homme)

Maman... Quel type bizarre, quand même. Il continue à demander si nous avons besoin de quelque chose...

Ça me rappelle... Tu sais qui est Diogène ?

LA FEMME - Non, je ne sais pas qui est Diogène.

LE CLOCHARD - Un philosophe de la Grèce antique. Il vivait dans un tonneau. Un clochard.
Tu entends ?

LA FEMME - J'entends.

LE CLOCHARD - Un jour, Alexandre le Grand vient le voir. Tu sais qui était Alexandre le Grand ?

LA FEMME - J'en ai entendu parler.

LE CLOCHARD Un empereur. En ces temps-là, les empereurs allaient voir les philosophes... exactement comme Dieu dans la Bible, quand il lui arrivait de descendre parler avec les hommes. Diogène était là, assis par terre devant son tonneau... Comme ça... comme nous ! Alexandre est arrivé, ils ont dû discuter, bavarder, je ne sais pas... L'histoire ne le dit pas. Puis, à la fin, au moment de s'en aller, Alexandre lui a demandé s'il avait besoin de quelque chose, et ce qu'il pouvait faire pour lui. Tu sais ce qu'il a répondu, Diogène ?

LA FEMME - Enlève-toi de mon soleil, tu me fais de l'ombre.

LE CLOCHARD - Tu vois que tu le sais ! Depuis la première fois qu'on me l'a racontée, j'ai toujours pensé que c'était une boutade. Mais ensuite... en y réfléchissant bien, j'ai pensé que... oui, bien sûr ! Que pouvait faire Alexandre le Grand pour Diogène ? Lui donner un poste, une charge officielle ? Lui donner un peu d'argent ? De quoi pouvait-il avoir besoin, Diogène ? À bien y penser... effectivement... la seule chose qu'Alexandre pouvait faire pour lui c'était de s'écarter du soleil. On dirait une plaisanterie... mais c'est ce qu'on pouvait lui dire de plus juste et de plus profond, c'était le choix le plus sage !... Mais ce n'est pas facile à comprendre !

(Les rayons du soleil, maintenant haut dans le ciel, atteignent à présent l'espace sous le pont)

Ah, le soleil ! Que c'est bon !

(Il sourit, ferme les yeux, s'abandonne au soleil. Puis il se tourne vers la Femme, l'entoure de ses bras. Avec douceur :)

Maman !... Je n'ai même pas besoin de toi !

LA FEMME - Je sais.

(Le Clochard garde la Femme près de lui, en souriant, heureux)

LE CLOCHARD - Tiens, voilà Alexandre le Grand, tu avais raison.

(L'Homme entre en scène, descendant péniblement le talus)

Maman avait raison.

L'HOMME - Comment ?

LE CLOCHARD - Tu as oublié quelque chose ?

L'HOMME - Je n'ai rien oublié. Mais... il faut que nous parlions.

LE CLOCHARD - Avec moi ?... Avec maman ?...

L'HOMME - Avec toi.

LE CLOCHARD - Aujourd'hui ? Précisément aujourd'hui ?

L'HOMME - Et quand, sinon ?

LE CLOCHARD - Quand tu veux. Moi, je suis toujours là...

L'HOMME - Maintenant !

LE CLOCHARD - Donc... aujourd'hui. C'est bien ce que je pensais !

(L'Homme semble devoir recourir à toute sa patience)

L'HOMME - On va à la maison ? Ou dans mon bureau ?

LE CLOCHARD - Pourquoi ?

L'HOMME - Pour parler dans le calme.

LE CLOCHARD - Ici, il y a tout le calme voulu. Il y a même le soleil.

L'HOMME - Ici... *(il regarde autour de lui)*

LA FEMME - Si je suis de trop... je peux m'en aller.

L'HOMME *(mal à l'aise)* - Mais non, mais non...

LA FEMME *(ment non sans ironie)* - J'ai à faire à l'intérieur.

(Elle s'éloigne vers la baraque, y entre. Pause. Le Clochard jouit du soleil. L'Homme le regarde)

L'HOMME - ...Il s'agit de choses que tu connais très bien. Le mois prochain... c'est le cinquantième anniversaire de la création de l'usine... Et... c'est aussi le premier anniversaire de la mort de papa. J'ai... enfin, nous tous, nous avons pensé à fêt... à célébrer les deux dates en même temps. Par une grande manifestation...

LE CLOCHARD - Tous qui ?

L'HOMME - Hein ? Tous... tous ! Conseil d'administration, bureaux compétents... tous ceux qui sont concernés : service de presse, relations publiques...

LE CLOCHARD - J'ai compris. (*Comme en suggérant*) Par une grande manifestation...

L'HOMME - Comment ?

LE CLOCHARD - Je disais: par une grande manifestation.

L'HOMME (*dominant son impatience*) - Mais oui... ce qui se fait dans ces occasions-là... Il y aura, c'est sûr, le sous-secrétaire à l'Industrie... Peut-être le ministre ! Je... suis en train d'essayer d'avoir aussi celui du Commerce extérieur. Au fond... nous sommes une boîte importante. Pour l'occasion, j'ai aussi décidé d'inaugurer une crèche où le personnel pourra déposer les enfants, les femmes naturellement. Résultat : 6% d'augmentation de productivité. Coût... négligeable. De toute façon, une inauguration : et les ministres... tu les connais ! Quand il y a un ruban à couper !... Il y aura aussi - c'est sûr - la télévision, et même « les » télévisions ! L'évêque, présence garantie également, dira la messe dans la cour devant la cantine, puis il bénira la crèche et la statue de papa que nous avons placée dans l'entrée. Elle ne lui ressemble pas beaucoup... mais que veux-tu : le sculpteur nous a été suggéré par la Chambre de Commerce, et je n'ai pas pu refuser.

(*Pause*)

LE CLOCHARD - Je vois que la chose te passionne.

L'HOMME - Eh bien... mets-toi à ma place : ce n'est pas un petit résultat.

(*Pause*)

Ah, j'oubliais ! Il y aura aussi quelque chose pour les ouvriers. Médailles pour les plus anciens, un colis pour tous. Le soir... un bal avec orchestre. À deux endroits : devant la cantine et derrière l'entrepôt. Un groupe de rock pour les jeunes, et du musette pour les anciens...

(Pause)

Il y aura aussi une délégation de l'usine de Roumanie. Un voyage en prime... pour celui qui l'aura mérité ! *(Il tente une boutade)* Peut-être même seulement parce qu'il n'aura emmerdé personne : avec les syndicats, le comité d'entreprise... *(Il reprend)* Des types qui n'ont jamais mis le nez dehors : alors, tu penses, un voyage en Italie ! Ils passeront même tout un après-midi à Venise... sur le chemin du retour, en bus !

Qu'est-ce que tu en penses ? Ce n'est pas beau, ça ?

LE CLOCHARD - C'est beau.

L'HOMME - La commune va donner le nom de papa à la place devant la Direction...

LE CLOCHARD - Bien.

L'HOMME - Donc... il y aura des journalistes... la télévision... *(Puis, décidé, comme se jetant à l'eau)* Qu'est-ce que je dis de toi ?

LE CLOCHARD - De moi ?

L'HOMME - De toi, et de maman !

LE CLOCHARD - Laisse maman en dehors de ça !

L'HOMME - Pour l'amour de Dieu, Gianni, ne fais pas semblant de ne pas comprendre ! Est-ce que je peux me permettre d'avoir un frère qui vit comme un clochard, avec sa mère...

LE CLOCHARD - Laisse maman en dehors de ça !

L'HOMME - ... sous un pont, à dix kilomètres de l'usine, de la maison de famille ! ? Dans le pays, tout le monde est au courant, les journalistes viendront, ils découvriront les choses, ils les étaleront dans les journaux... De quoi on aura l'air, tu y penses ?

LE CLOCHARD - Et toi, c'est ça qui te tracasse ?

L'HOMME - Comment ?

LE CLOCHARD - C'est « de quoi on aura l'air » qui t'inquiète ? C'est une question d'image, en somme ?

(Pause. L'Homme secoue la tête, agacé, se dominant toujours)

L'HOMME *(patiemment)* - Non, Gianni, ce n'est pas « seulement » une question d'image. Et tu le sais bien ! C'est de ça que je voulais te parler... Mais je crois que ce n'est pas le jour.

LE CLOCHARD - En effet, ça ne l'est pas...

L'HOMME - Ça ne fait rien. Une autre fois. Un jour, nous parlerons de tout... quand tu voudras. Moi, j'étais demandeur, c'est toi qui tu t'es toujours défilé, qui n'as jamais voulu parler ! Nous parlerons ! Comme... quand nous étions jeunes... - hein, Gianni ? – en supposant que c'est encore possible !

Mais maintenant, il y a une urgence ! En ce moment, oui, c'est une question d'image ! Je ne peux pas me permettre, dans un moment comme celui-ci, où la société marche à pleines voiles, qu'elle est en train de s'étendre, pas seulement en Roumanie, mais en Ukraine, en Bielorussie, et même en Asie. Où... nous envisageons une usine à Ceylan... nous avons des contacts à Hong-Kong... Tout bien propre, hein ? Pas d'exploitation, pas d'enfants esclaves qui bossent dix heures par jour...

(Dans l'euphorie du succès, il lui a saisi la main. Maintenant, il se reprend)

...Un des patrons prend brusquement ses cliques et ses claques et va vivre dans une décharge, bouffer des déchets, dans la merde, sous un pont, au bord d'un torrent ...

LE CLOCHARD - Pollué.

L'HOMME - ... et il traîne sa mère avec lui...

LE CLOCHARD - Je t'ai dit de laisser maman en dehors !

L'HOMME - La voilà ! Elle a tout entendu ! Je le savais !

(La Femme revient, sortant de la cabane. Elle les regarde un instant)

LA FEMME - C'est prêt !

(Les deux hommes interrompent leur dialogue, se déplacent en conséquence, mais après un bref instant, la convention de représentation cesse. Comme à la fin de la première scène, les acteurs abandonnent leurs personnages, se déplacent et prennent position pour la scène suivante. L'Homme sort ; la Femme également – pour revenir aussitôt – pendant que le Clochard prend position sur le talus)

* * *

Scène III

C'est le soir. Le Clochard est assis sur le talus. Sonnerie de téléphone portable : le Clochard l'entend mais ne bouge pas. Quelques sonneries, puis plus rien. Le Clochard esquisse un geste de satisfaction. Quelques instants plus tard, un bruit retient son attention. Il se lève, s'approche de l'entrée du sentier : la Femme en descend. Le Clochard s'empresse à sa rencontre pour l'aider.

LE CLOCHARD - Maman !... Je commençais presque à m'inquiéter.

LA FEMME - La messe a commencé un peu en retard. Et puis... je suis restée un peu pour prier toute seule. Et toi ?

LE CLOCHARD - Je suis resté tranquillement ici, à réfléchir. J'ai mis de l'ordre dans la maison... j'ai lu le journal. Il n'y a rien, tu sais ? Sur ce Walter Polis qui est mort hier... rien de plus que l'annonce. À l'évidence, personne d'autre n'avait quelque chose à dire.

Il y a du thé chaud, en veux-tu ?

LA FEMME - Oui, merci.

LE CLOCHARD (*lui verse du thé*) - Tu te souviens du texte que nous avons fait paraître à la mort de papa ? « Travailleur infatigable, époux et père exemplaire, gardien de la traditionnelle ardeur au travail de notre ville »... Nous nous étions creusé les méninges pour ne rien oublier... À la fin, ça faisait une demi-colonne, et tout y était ! Vraiment tout !

C'est pareil pour la nécrologie de ce Walter Polis, il y a probablement tout, là aussi !

Tu me dis pourquoi tu as prié ?

LA FEMME - Je ne le sais même pas moi-même. J'ai prié.

LE CLOCHARD - Pour moi ?

LA FEMME - Non, pas aujourd'hui.

LE CLOCHARD - Pour mon frère ?

LA FEMME - Oui, peut-être.

LE CLOCHARD - Tu penses qu'il en a plus besoin que moi ?

LA FEMME - Je ne sais pas. Je ne pense rien.

LE CLOCHARD - Pourtant, tu aurais raison. *(Pause)* Maman, pourquoi tu ne retournes pas chez lui ? Pourquoi tu ne retournes pas à la maison ?

(La Femme se tait)

Maman, moi, je n'ai besoin de rien. Même pas de toi. Et puis, je n'aime pas te voir souffrir...

LA FEMME - Souffrir ? !...

LE CLOCHARD - ... Je veux dire, te voir ici... dans ce... dans cette gêne... Vivre comme une va-nu-pieds... peiner... Bientôt viendra le froid... puis la chaleur...

LA FEMME - J'ai mené une vie encore plus dure.

LE CLOCHARD - Je sais, maman, je sais. Je m'en souviens.

LA FEMME - Comment peux-tu t'en souvenir ? Tu n'étais même pas né.

LE CLOCHARD - Et pourtant, je m'en souviens ! Vous me l'avez peut-être transmis, papa et toi... *(il s'accroupit près d'elle)*

LA FEMME (*peu à peu, cela devient comme une fable*) - Il n'existait plus ni jour ni nuit. Nous dormions parmi les machines, au milieu de tas de marchandises, par peur des voleurs, et pour être prêts à travailler dès notre réveil... Ou pour pouvoir dormir tout de suite, quand nous étions trop fatigués pour travailler davantage ! Même quand nous avons eu les deux premiers ouvriers : nous dormions là, par peur que ce soit eux qui emportent quelque chose. Dans un coin, près du portail où ils entraient, il y avait une cuisine. Un fourneau. Une maison, une vraie maison, nous ne l'avons cherchée que le jour où est arrivée une nouvelle machine, et dans le hangar, il n'y avait plus de place...

LE CLOCHARD - Je me souviens de la maison. Je me rappelle les murs...

LA FEMME - Il n'y avait rien d'autre ! Il n'y avait que les murs...

LE CLOCHARD - Et après ?...

LA FEMME (*toujours comme une fable*) - Et après, les affaires ont bien marché. Le hangar est devenu une usine; de deux, les ouvriers sont passés à dix, puis vingt...

LE CLOCHARD - ... puis cent...

LA FEMME - ... puis cent, puis deux cents... jusqu'à ce qu'on ne connaisse plus personne ! Ton père le ressentait très mal ! Et même moi... même si je... n'étais pas aussi sentimentale ! Les femmes... sont plus concrètes ! Mais ils étaient trop nombreux... Et entre temps, on avait aussi embauché les employés de bureau...

LE CLOCHARD (*comme un petit enfant*) - Raconte-moi l'histoire de celui qui est parti en retraite et dont vous avez embauché le fils...

LA FEMME - Ah, oui ! Le premier ouvrier qui a pris sa retraite nous a demandé de prendre son fils à sa place... et ton père l'a pris, à sa place...

LE CLOCHARD - ... et entre-temps, les employés de bureau...

LA FEMME – Oui. D’abord une jeune fille, elle s’appelait Antonia et devait répondre au téléphone. Avant, c’était moi qui répondais... mais après, j’ai eu autre chose à faire, ça n’allait plus, et nous avons embauché Antonia. Je m’en souviens parce qu’elle a eu un accident presque tout de suite. Mais déjà, elle n’était plus toute seule : même les employés de bureau sont passés à dix, puis vingt, puis cent...

LE CLOCHARD - ... et puis les cadres...

LA FEMME - ...les cadres, les directeurs...

LE CLOCHARD - Les bureaux, maman, les bureaux !

LA FEMME - Bien sûr ! À la place des hommes, les bureaux : le bureau du personnel, le bureau des achats, le bureau des ventes...

LE CLOCHARD - ...le bureau de presse, les relations publiques...

LA FEMME - Non, non, celui-ci c’est après. Quand vous êtes arrivés, Carlo et toi ! Nous n’avions rien à voir avec tout ça !... Trop... je ne sais pas ! C’était autre chose. Comme un autre monde.

Ton père disait encore « je vais à l’atelier »... mais il n’y avait plus d’atelier : il y avait « l’usine », mais il ne la voyait même pas. Quelquefois, oui, quelquefois il faisait un tour par les chaînes de montage, quand il ne pouvait pas faire autrement... Mais ça lui faisait mal au cœur. Passer parmi tous ces ouvriers en salopette, les mains sales, et n’en connaître aucun... Ne pas connaître leur nom, ne pas savoir s’ils avaient des enfants, s’ils avaient des problèmes... rien ! Alors, surtout les derniers temps, quand il pouvait maintenant se fier à moi... lui, il prenait l’avion, partait avec ses papiers, les dessins, les échantillons... et il faisait le tour du monde : Londres, l’Amérique, le Japon, et il rentrait par l’autre côté, Moscou, Bucarest...

LE CLOCHARD - ... il partait cinq jours, du lundi au vendredi...

LA FEMME - ... mais le samedi et le dimanche, il était toujours à la maison. Il les passait à mettre ses papiers à jour. Sur la table de la cuisine, comme autrefois, quand nous n'avions qu'un deux-pièces...

LE CLOCHARD - Tu sais, je me la rappelle cette période. Parce que toi non plus... du lundi au vendredi... on ne te voyait jamais.

LA FEMME - Il fallait que je prenne sa place. À l'atelier. Lui, il était en tournée... du lundi au vendredi, en tournée autour du monde... Samedi et dimanche à la maison... Il ne sortait que pour aller à la messe...

LE CLOCHARD - C'est vrai. Il voulait toujours qu'on y aille nous aussi. Un jour, je lui ai dit : « Mais papa, tu es bien communiste ? » Et lui : « Dieu aussi est communiste ! »

LA FEMME - C'est vrai, il le disait toujours « Dieu est communiste ! »

LE CLOCHARD - Mais il ajoutait : « Maudite usine ! »

LA FEMME - « Maudite usine ! » et « Maudit fric ! »

(Pause)

LE CLOCHARD - D'après toi, s'il n'était pas mort, il serait content ?

LA FEMME - Content de quoi ?

LE CLOCHARD - De tout : de nous, de l'usine, de l'argent qu'il a fait...

LA FEMME - Comment ?

LE CLOCHARD - Je te demande: s'il n'était pas mort, est-ce qu'il serait content?

Pourquoi tu ne réponds pas?

LA FEMME - Oui, sûrement... je crois que oui.

LE CLOCHARD (*sourit, comme s'il l'avait prise en faute*) - Ce n'est pas vrai, maman, tu me racontes des histoires.

LA FEMME - Il était très fier de ce qu'il avait construit : comme ton frère. Il a pris ça de lui. Mais tout ne lui plaisait pas... Il avait des regrets... Mais moi... moi, je ne sais pas parler. Moi, je sens les choses, mais après, je ne sais pas les dire.

LE CLOCHARD - Le regret de n'être pas resté ce qu'il était autrefois ?

LA FEMME - Je me rappelle une fois... peut-être la seule fois où il est sorti, un samedi soir, il y a des années. Il était allé au café, il voulait jouer aux cartes, comme autrefois justement. Là-bas, il y avait beaucoup de ses ouvriers... Il a joué, mais – comme il a dit – il n'a pas réussi à s'amuser !... Il disait... « Maudit fric ! »

LA FEMME - Et toi ?...

LA FEMME - Moi, je lui disais : « Comment, maudit fric ! ? Remercie plutôt Dieu ! »

LE CLOCHARD - Et lui ?

LA FEMME - Rien. Mais... il n'est plus retourné au café.

LE CLOCHARD - Et pour ça, c'est moi qui tiens de lui ?

LA FEMME - Possible. Il disait : « On dirait qu'ils ont peur de jouer avec moi ! Tous sérieux, tous silencieux. Personne pour me traiter de con, même quand je me trompe ! » Il ne s'amusait plus.

(Pause)

LE CLOCHARD - Maman, si tu devais offrir à quelqu'un mille lires – ou un million, peu importe – à qui les offrirais-tu, à Diogène ou à Alexandre le Grand ?

LA FEMME – Diogène, c'est celui du tonneau ? Eh bien, à Diogène, je crois.

LE CLOCHARD - Tu vois ? Tu te trompes. Tu n'as rien compris de ce que je t'ai dit ! Mille lires ou un million, Diogène, il n'en a rien à faire, maman ! Alexandre le Grand, par contre, peut armer un soldat, nourrir un cheval, acheter la voile d'un bateau... Il peut les faire fructifier ! C'est une règle générale, maman : les soldats américains avaient plus besoin d'aide que les paysans du Viêt-nam. Réfléchis : de quoi avaient-ils besoin les paysans du Viêt-nam ? De tout, dis-tu ! Mais non, au contraire : de tout ou de rien, c'est la même chose ! Ils n'avaient jamais rien eu, ils n'avaient besoin de rien. Ils ne savaient même pas de quoi on peut avoir besoin. Les soldats américains qui se trouvaient là-bas, dans le désert ou dans la jungle, sans douche, sans eau chaude, sans air conditionné, sans frigo pour faire des petits cubes de glace... eux, ils souffraient, à eux, il manquait quelque chose ! Qu'est-ce que tu en penses, hein, maman ? !

LA FEMME - Je ne te suis pas, Gianni. Tes discours sont trop compliqués pour moi.

LE CLOCHARD - ... Tout ça pour te dire, maman, que tu devrais rester avec Carlo, pas avec moi.

LA FEMME - Moi, je reste avec toi.

LE CLOCHARD - Tu as tort, maman : tu as tort !

LA FEMME - Je reste avec toi.

LE CLOCHARD - Mais pourquoi ?

LA FEMME - Je ne sais pas, je ne veux pas le savoir : je sais seulement que je dois rester avec toi.

(Pause)

LE CLOCHARD - Maman, écoute-moi : je suis en train de couler. Et il n'y a rien à faire. Il faut me laisser couler. Ce n'est pas une tragédie... C'est comme ça ! Le monde va de l'avant, mais de temps en temps, quelqu'un se détache, reste en arrière, ne marche plus... Plus rien ne l'intéresse... Il se fatigue, il n'en peut plus... Et il coule. Et c'est tombé sur moi ! Je suis comme un jouet cassé ! Comme un fruit gâté ! Qu'est-ce que tu fais d'un fruit gâté ? Hein ? Tu le gardes là pour qu'il fasse pourrir tout le reste ?

(Il secoue la tête, douloureusement)

Laisse-moi couler au fond, maman ! Ne me donne pas le remords de t'entraîner avec moi ! Je t'assure que je suis bien ! Je suis serein, je n'ai besoin de rien, je suis tranquille ! Je suis... je suis en paix ! Tu sais ce que ça veut dire, être en paix ? Il n'y en a pas beaucoup qui peuvent le dire, tu sais ? Retourne à la maison, maman ! Retourne avec Carlo ! Reste avec lui... je t'en prie !

LA FEMME *(l'entoure de ses bras)* - Moi, je reste avec toi, mon petit.

(Pause. Le Clochard semble se rendre. Il s'abandonne dans les bras de la Femme.)

Sur le haut du talus, apparaît l'Homme. Il s'arrête un instant, puis descend. Quand il arrive presque en bas du sentier, le Clochard et la Femme se secouent. Ils le font de façon brusque et décidée, presque comme des acteurs qui cessent de jouer une scène et changent d'attitude et de position.

La Femme entre dans la cahute – ou remonte le sentier – et disparaît)

* * *

Scène IV

(Scène de l'affrontement entre les deux frères. Les acteurs se mettent en place, puis, après une longue pause, ils entrent peu à peu dans leur personnage. L'Homme paraît embarrassé. Le Clochard semble plus désinvolte – ou feint de l'être. Il sort du tabac et du papier, se roule une cigarette, puis fait signe à son frère qu'il n'a pas de briquet. L'Homme s'approche, sort son briquet et lui tend le feu)

L'HOMME – Va-t-en, Gianni ! Va-t-en !

Ta haine n'arrivera pas à nous détruire, moi, l'entreprise, maman...

LE CLOCHARD - Je n'éprouve aucune haine, Carlo.

L'HOMME - Alors, qu'est-ce que c'est ? Réponds : tu es buté? Tu es fou ?

(Pause)

Je te demande seulement de disparaître. Disparaître quelques jours de la ville, comme tu as disparu de l'entreprise et de la maison. Disparaître quelques jours pour qu'on puisse dire...
« Il n'est pas là ! Il a pris une semaine sabbatique... Il est en clinique pour des examens... »

(Sur un autre ton)

Gianni, nous sommes ici seuls tous les deux, il n'y a personne !... Essayons de parler. Tu comprends ce que je veux dire. *Parler*. Comme lorsque nous étions enfants et que nous nous disions tout. Je suis ton frère. Avec papa, tu parlais ! Avec moi aussi. Alors ?

LE CLOCHARD - C'est difficile. C'est si long !

L'HOMME - Nous avons le temps. Toute la nuit, Gianni. Toute la nuit... ou même plus. Presque toute la vie. Hein ?

Essaie... essaie de fermer les yeux. Parle... comme si tu étais seul.

LE CLOCHARD - Je ne sais pas...

L'HOMME - Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas possible ! On n'agit pas comme tu l'as fait sans une raison claire ! Et si c'est clair en toi, il n'est pas possible que tu ne saches pas le dire.

L'HOMME - Si tu connais une chose, les mots te viendront.. Et si ce n'est pas clair pour toi, si c'est confus... dis-le comme tu sais. Je t'aiderai.

Je suis ton frère, Gianni.

LE CLOCHARD - Je n'ai pas envie d'en parler, Carlo. Et tu peux en penser ce que tu veux. « Il est devenu fou », ça me va.

L'HOMME - Mais pas à moi, Gianni. Et puis... tu n'es pas fou.

LE CLOCHARD - Et puis... pourquoi devrais-je te le dire ? Je ne sais même pas si tu comprendrais.

L'HOMME (*prêt à sortir de ses gonds*) - Ah non ! Pour l'amour de Dieu, ne prends pas ce ton ! « Je ne sais même pas si tu comprendrais » ! Mais pour qui te prends-tu ? L'humanité n'est pas à la hauteur de tes crises morales ? Nous sommes trop ignorants, trop stupides ou je ne sais quoi, pour n'être même pas prêts à écouter ce qui t'est arrivé ? Bon : si c'est ainsi, si nous ne sommes même pas aptes à comprendre, tu permettras au moins qu'on se défende. Un coup de téléphone me suffit, Gianni : en une demi-heure une ambulance est là avec un médecin et deux infirmières, et tu finis en clinique... Là-bas, tu auras des médecins habitués à ne pas comprendre. (*Silence*)

LE CLOCHARD - Je ne voulais rien dire d'offensant, Carlo.

L'HOMME (*s'imposant le calme*) - Ça va, ça va.

LE CLOCHARD - Mais je ne comprends pas de quoi tu devrais te défendre.

(L'Homme soupire, découragé)

J'ai compris. Les gens pourraient penser que c'est moi qui ai raison.

Non, ne t'inquiète pas. Les gens sont comme toi, Carlo. Ils sont tous de ton côté !

L'HOMME - Tous de quel côté ? Tous quoi ?

LE CLOCHARD - Tous prisonniers de ta machine, Carlo ! Tous perdus dans ton labyrinthe ! Mais ce n'est pas ta faute, pas du tout ! Toi aussi, tu es une victime, c'est évident : toi aussi tu es prisonnier, toi aussi tu es empoisonné...

L'HOMME (*sarcastique*) - Ah, bien sûr ! Tandis que toi...

LE CLOCHARD - Moi rien, Carlo. Je ne veux pas du tout donner l'impression de faire le *différent*, ou de me juger meilleur que les autres... pour la seule raison qu'un jour, dans ma vie, il m'a semblé que mes yeux s'ouvraient. Et j'ai compris que ce monde...

L'HOMME - ... que ce monde ? Vas-y, qu'est-ce qu'il a ? Il n'est qu'erreurs ? Il court à sa perte ?

LE CLOCHARD - Laissez-moi, fichez-moi la paix ! Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Si quelqu'un se lève et jette les cartes parce qu'il n'a plus envie de jouer, qu'est-ce que vous lui faites ? Vous lui courez après ? Vous le retenez de force ? Vous le faites hospitaliser ?... Je ne joue plus, Carlo. Je m'en vais. J'ai changé d'idée.

L'HOMME - De toute façon... tu serais CELUI-QUI-A-OUVERT-LES-YEUX , l' élu, qui est sorti des ténèbres, où nous tous...

LE CLOCHARD - Pas sur ce ton, Carlo. Aucune présomption, je te le jure. Je ne prétends même pas avoir raison. C'est vous, peut-être qui avez raison. Ce que vous faites est peut-être juste... Mais ce n'est pas ma faute, si à un certain moment...

L'HOMME - Si à un certain moment... ?

LE CLOCHARD - Tu sais, quand on développe une photo, quand tout ce qui est blanc dans le négatif devient noir... que ce qui est noir devient blanc... que tout se retourne dans son contraire. Eh bien, c'est ce qui m'est arrivé, à un certain moment...

(Il fait un geste de la main, dessus dessous à cent quatre-vingts degrés, pour montrer un retournement radical. Puis, peu à peu, comme se perdant à nouveau dans ses propres pensées :)

Comme si je renaissais... comme si je ressuscitais... comme si mes yeux s'ouvraient... Tout devenait clair, net, précis, évident... Seigneur, me suis-je dit : mais quel est ce monde ? C'est là que nous vivons ? C'est pour ça que nous vivons ? Et tout ce que nous faisons vise à ça ? Le travail, l'amour, la guerre, les peines, la douleur... Tout ça pour quoi ? L'argent, le pouvoir, la une des journaux, les projecteurs... Une étincelle, une miette... mais de quoi ? Nous, l'homme, le « roi de la création »...

L'HOMME (*pratique, concret*) - Tu as parlé d'un certain moment. Donc... il y a un quand et un comment !...

LE CLOCHARD - Je faisais la queue à un distributeur d'essence. L'essence allait augmenter, et je voulais faire le plein. Pour économiser quatre sous. C'est pas grotesque ? Pourtant j'étais là : une demi-heure de vie, une demi-heure de mon temps, dans la queue d'une dizaine de voitures...

L'HOMME - Et là, soudain, l'illumination. Je t'en prie, pas d'objection ! Il a suffi de moins que ça à certains : à Newton une pomme, à Archimède un anneau...

LE CLOCHARD - Il n'y a pas eu que la queue à l'essence. C'est aussi ce jour-là ... que papa est mort...

L'HOMME - Ah, bon ! Le jour de la mort de papa... toi, tu commences par la pompe à essence.

LE CLOCHARD - Vous m'aviez téléphoné, et je courais vers la maison.

L'HOMME - Ah, tu courais... on ne le dirait pas.

LE CLOCHARD - Sans envie d'arriver, c'est possible. Probable que je me suis mis dans la queue pour ça aussi : pour prendre du temps, pour réfléchir. À un certain moment...

L'HOMME - À un certain moment ?

LE CLOCHARD - ... j'ai entendu papa. Il m'appelait. Sa voix réelle, nette, au milieu du bruit. Je me suis tourné, il était là, je le jure, je l'ai vu ! Un instant, mais je l'ai vu comme je te vois là, maintenant. Il secouait la tête et je l'ai entendu : « Maudit fric ! », il a dit. Comme il disait toujours. Mais là, il le disait en tant que mort, tu comprends ? Ce n'était plus une petite phrase, un paradoxe ! C'était quelque chose de vrai, d'absolu ! « Maudit fric ! » Un message, un ordre... C'est là que mes yeux se sont ouverts...

L'HOMME (*après une pause, secouant la tête*) - Je ne comprends pas : je peux même imaginer, ou m'efforcer d'imaginer, mais avec la meilleure volonté, si tu ne t'expliques pas, je ne comprends pas. Comment peut-on faire la queue pour économiser quatre sous et recevoir l'illumination que les sous sont maudits...

LE CLOCHARD - Papa le disait toujours.

L'HOMME (*pratique*) - D'accord, d'accord, mais en attendant, il faisait des milliards !

LE CLOCHARD - Tu ne comprends pas.

L'HOMME (*en hâte*) - Je suis le premier à le dire, je viens de l'admettre.

LE CLOCHARD - Bon.

(Pause. L'Homme soupire – ou souffle – et secoue la tête avec une grimace . Puis, comme s'il avait enfin trouvé une solution idéale)

L'HOMME - Gianni, écoute-moi ! Tu sais ce que tu dois faire ? Pourquoi ne pas écrire un livre ? Tu rentres à la maison, tu ne t'occupes plus de l'entreprise – c'est d'ailleurs ce que tu fais – tu restes dans ton coin et tu écris : tout ce que tu as en toi, tout ce qui t'est arrivé, ce que tu penses, ce que tu ressens... Il en sortira peut-être un best-seller...

Hein ?

LE CLOCHARD - Non.

L'HOMME - Peut-être même que tu gagneras une fortune.

(Prévenant la réaction de son frère qui, pourtant, ne songe même plus à réagir)

D'accord, d'accord, ce n'était pas la chose à dire. Les sous... surtout pas ! D'accord ! Mais... en même temps, tu pourrais clarifier les choses, pour toi aussi...

LE CLOCHARD - Je n'ai rien à clarifier, même pour moi.

L'HOMME - Et les autres ? Pour toi... (oublie ce que tu es devenu, pense à ce que tu étais il y a un an, à ce que nous sommes tous !) pour toi, c'est naturel de quitter sa vie normale, de venir vivre ici... dans une décharge... ? En emmenant sa mère...

LE CLOCHARD - Laisse maman en dehors.

L'HOMME - Moi, il faudrait que je la laisse ? !

LE CLOCHARD - Tu sais bien qu'elle l'a voulu. Moi, je n'y suis pour rien !

L'HOMME - Je t'en prie, ne dis pas que tu n'y es pour rien !

LE CLOCHARD - Je ne fais que ça, lui dire de partir !

L'HOMME - À d'autres!

LE CLOCHARD - C'est elle qui ne m'écoute pas !

L'HOMME - J'imagine bien, comment tu lui as dit ! Tu es un hypocrite, Gianni !

LE CLOCHARD - Et même : si tu peux la convaincre de rentrer avec toi, tu me feras une faveur !

L'HOMME - Hypocrite, égoïste et menteur !

LE CLOCHARD - Moi, je n'ai besoin de rien...

L'HOMME - Sauf de ta mère !

LE CLOCHARD - ... ni de personne.

L'HOMME - « Ni de personne » ! Pouah ! Quelquefois, tu arrives à me dégoûter ! Dégoûter, parfaitement ! Parce que c'est trop facile : rester là, enfermé dans ta bulle, impassible, oui... comblé, satisfait, comme un ermite, comme un ascète indien, et feindre de ne pas s'apercevoir que les autres se damnent pour lui, refuser de voir que les autres souffrent... Moi, je ne te crois pas, Gianni ! Je ne crois pas à tes problèmes, à tes tourments, à rien ! Tu es un pauvre type ! Regarde-toi ! Je t'insulte, et toi, tu fais quoi ? Séraphique, assis, tu regardes le ciel. Rien ne te touche. À quoi penses-tu ? À ta surhumaine sagesse ? À la mission dont tu te sens investi, seul parmi les hommes à avoir ouvert les yeux et compris ? Auquel tout est dû, comme à un dieu, au point que tu n'as même pas besoin de demander ! Tu n'as besoin de rien ni de personne, dis-tu ! Mais en attendant, tu *assistes au spectacle* : ta mère qui se détruit, moi, qui, chaque jour, suis là à te supplier, à chercher à comprendre, à obtenir que tu me

parles, à te faire raisonner... Tu assistes et tu acceptes, superbe, comme une idole à qui l'on fait des sacrifices humains ! Tu es un monstre ! Tu as compris ? Un monstre !

Qu'est-ce que tu réponds, hein ? Vas-tu répondre ? Vas-tu réagir, bon Dieu ? Vas-tu cesser de jouer la comédie ? Hein ?

(Il le saisit, le secoue)

Et si je te balançais à l'eau, hein ? Et si je te cassais la gueule ? Tu serais content, pas vrai ?

Bien sûr, et martyr avec ça ! Réponds, bon Dieu !

LE CLOCHARD *(avec calme, repoussant les mains qui l'ont pris au col)* - Maman est là...

(L'Homme lâche prise et se reprend, comme s'il quittait son rôle. La Femme entre en scène, s'assied, les regarde)

LA FEMME *(à l'Homme)* - Tu partais ?

L'HOMME - Oui.

LA FEMME – Si tôt ?

L'HOMME *(après une pause, impatienté)* - Oui, si tôt.

(Avant que l'Homme ne s'en aille, les trois interprètes rompent la convention théâtrale, comme à la fin des scènes précédentes. L'acteur qui joue l'Homme peut avoir un geste explicite, comme un commentaire muet, vers les autres qui prennent position pour la scène suivante)

* * *

Scène V

(Entrevue entre la mère et le fils)

LE CLOCHARD - Les jours allongent. On est bien, ce soir, tu ne trouves pas ?

LA FEMME - C'est vrai.

LE CLOCHARD - Tu n'as rien à faire ? Tu n'as pas... je ne sais pas... quelque chose à raccommoder ?

LA FEMME – Pourquoi ?

LE CLOCHARD - Parce que tu es là, sans rien faire... j'ai presque l'impression que tu me surveilles... que tu m'interroges... Alors, je me bloque, je n'arrive pas à parler... Et pourtant, j'ai tant de choses à te demander.

(La Femme se lève, entre dans la baraque sans dire un mot et en ressort un instant après avec un ouvrage quelconque, raccommodage ou tricot.

Pendant ce temps :)

LE CLOCHARD - Tu sais quoi, maman ? Carlo ne croit pas que je te demande toujours de t'en aller. Tu crois vraiment que je te veux ici, avec moi ?

LA FEMME - Je ne sais pas.

LE CLOCHARD - Tu ne te l'es jamais demandé ?

LA FEMME - Non.

LE CLOCHARD - Mais tu le supposes ?

LA FEMME - Pourquoi ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

LE CLOCHARD - Je veux dire... si tu es ici... c'est que tu as pensé que j'en avais besoin ou que cela me faisait plaisir.

LA FEMME - Je n'ai rien pensé. J'ai fait ce que je sentais.

LE CLOCHARD - Ou que tu *devais*.

LA FEMME - Je... je ne comprends pas.

LE CLOCHARD (*secoue la tête en riant*) - Tu es un phénomène, maman. Toi, quand tu as du mal à répondre ou quand tu ne veux pas répondre, tu dis que tu ne comprends pas.

LA FEMME - Ton frère, c'est la même chose, quand il parle avec toi, il dit qu'il ne comprend pas .

LE CLOCHARD - Pour lui, c'est vrai ! Mais pas pour toi, maman, tu comprends tout, toi ! Tu sais tout !

LA FEMME - Je sais seulement que ma place est ici.

LE CLOCHARD - Mais pourquoi ? Pourquoi ?

LA FEMME - Je te dis que je ne sais rien d'autre. C'est comme demander à une chienne pourquoi elle défend ses petits...

LE CLOCHARD - Ou à une tigresse pourquoi elle les dévore !

Et toi, de quoi tu me défendrais, hein ? De quoi ? Tu fais fausse route, maman ! S'il y a quelqu'un à défendre, c'est Carlo. Tu comprends, non ?

(La Femme ne répond pas. Pause. De la tête, le Clochard fait signe qu'il renonce)

J'ai quelque chose à te demander... Une chose qui m'est venue, la dernière fois que j'ai parlé avec Carlo. Mais il ne faut pas me répondre « je ne sais pas ». Tu dois chercher, faire un effort... si tu veux vraiment m'aider.

(Pause)

Qu'est-ce que papa veut... voulait dire quand il disait... « Maudit fric » ? Il le pensait vraiment ?

LA FEMME - Qu'est-ce que Carlo a dit ?

LE CLOCHARD - Carlo ? « Oui, oui ». Il a dit que papa disait ça, mais qu'en même temps il faisait des milliards.

LA FEMME - C'est vrai !

LE CLOCHARD - Maman, ne fais pas semblant de ne pas comprendre ! Je le sais bien qu'en même temps, il faisait des milliards. Mais pourquoi disait-il « Maudit fric ! » ? Et « Maudite usine », hein ? C'était une façon de parler ? De l'hypocrisie ? Quelque chose qu'on dit aux autres, pour leur faire croire que même les riches – les pauvres petits ! – ont leurs soucis ?

LA FEMME - Ton père était contrarié... Content de la manière dont allaient les choses, bien sûr, mais contrarié par certaines autres qu'il avait laissées derrière lui !

LE CLOCHARD - Ne plus connaître les ouvriers un par un...

LA FEMME - Comment aurait-il pu ? Ils étaient plus de trois mille...

LE CLOCHARD - Et le fait qu'au bistrot il n'y en avait plus un seul...

LA FEMME - Ça, c'était son regret. Il me montrait ses mains : « Regarde, j'ai des cals, moi aussi ! Et toi aussi – il me disait - tu en as. Tu vois ? Rien n'a changé ! »

LE CLOCHARD - Il aurait voulu revenir en arrière ?

LA FEMME - Non, ça non... Il avait tellement travaillé pour devenir ce qu'il était... Peut-être... avait-il imaginé autre chose. Oui, c'est ça ! Il avait peut-être imaginé autre chose. Monter, devenir riche, oui... mais sans perdre les autres en route... sans s'entendre traiter d'étranger, presque d'ennemi... Il disait : « Je ne peux même plus dire que je suis communiste ! Parce que ça fait rire les gens, ils pensent que je suis hypocrite ».

LE CLOCHARD - Et toi ?

LE CLOCHARD - Moi, quoi ?

LE CLOCHARD - Qu'est-ce que tu lui disais ?

LA FEMME - Moi je lui disais... « Fais pas attention, continuons ! »

LE CLOCHARD - Tu n'as jamais pensé à l'arrêter ?

LA FEMME - L'arrêter comment ?

LE CLOCHARD - L'arrêter. À un certain stade. Quand il connaissait encore les ouvriers par leur nom, quand l'atelier est devenu une usine, et que vous... commenciez à être à l'aise. On avait besoin d'un grand établissement ? On avait besoin d'une usine en Sicile et d'une autre en Tunisie... ?

LA FEMME - Ça veut dire quoi « besoin » ? Il fallait avancer, c'est tout !

LE CLOCHARD - Avancer jusqu'où, maman ?

LA FEMME - Qu'est-ce que ça veut dire « jusqu'où » ?

LE CLOCHARD - Tiens, tu sors tes griffes ! Et toi, tu ne pensais pas à t'arrêter ?

LA FEMME - Je n'ai jamais joué aux cartes, moi. Je n'ai jamais mis les pieds au bistrot, moi ! J'ai toujours travaillé. Et quand ton père s'arrêtait, je travaillais davantage, il fallait me voir travailler : jusqu'à ce qu'il reprenne !

LE CLOCHARD (*après une pause*) - Tourne-toi !

LA FEMME - Comment ?

LE CLOCHARD - Tourne-toi, tourne-toi de l'autre côté !... Je ne veux pas que tu me vois en face, quand je parle.

LA FEMME - Ça ne te suffit pas que je travaille ?

LE CLOCHARD - Non.

(La Femme obéit, en tournant éventuellement sa chaise. Maintenant, elle tourne le dos à son fils et probablement aussi au public)

Toujours avancer, avancer, avancer ! Comme si celui qui s'arrête était perdu !

Mais en avant, où ? Pour atteindre quoi, si à chaque avancée, de nouveaux objectifs t'attirent, comme un aimant, t'envôtent, comme par un sortilège ?

Je me souviens d'une légende que j'ai entendue quand j'étais petit : un pauvre pêcheur avait libéré un bon génie d'une bouteille où un méchant mage l'avait enfermé... en récompense, il avait choisi une belle maison, à la place de la pauvre cabane où il habitait avec sa femme. Mais ensuite, il avait regretté d'avoir choisi si peu et il avait demandé un château où vivre en seigneur, et puis encore un palais où il serait roi. Mais ça ne lui suffisait même plus : il revint vers le génie et lui demanda à être empereur et puis pape... Et le génie le contentait toujours... jusqu'à ce qu'il lui demande rien de moins qu'être dieu... Et cette fois encore, le génie le

contenta : palais et château disparurent et le pêcheur se retrouva au bord de son fleuve, pauvre et affamé comme au premier jour...

Tu m'écoutes ? (*Silence*) Je te demande si tu m'écoutes !

LA FEMME - Oui.

LE CLOCHARD - Qu'est-ce que tu en dis ?

LA FEMME - Rien.

LE CLOCHARD - C'était ça que papa voulait dire ?

LA FEMME - Je ne sais pas.

LE CLOCHARD (*sourit en secouant la tête*) - Mais si, tu le sais ! Mais tu ne sais pas le dire ou tu ne veux pas le dire, parce que dans ce cas, ce que je dis serait vrai : que tu devrais aller chez Carlo et l'aider, lui, lui qui est encore en train de s'accrocher pour devenir omnipotent ! C'est peut-être ce que papa voulait dire. Et il me l'a dit. Ou c'est peut-être que je tiens de lui. Sauf que moi... je m'en suis sorti avant. J'ai vu qu'aller toujours plus loin c'était comme tomber dans un tourbillon dont on ne peut pas sortir, dans lequel on ne peut pas s'arrêter. En admettant qu'on ait envie de le faire, bien sûr ! Et que ce ne soit pas plutôt comme dans la Tour de Babel, où les hommes ne veulent pas s'arrêter, mais veulent au contraire monter de plus en plus haut, jusqu'au ciel... et jusqu'à ce qu'ils tombent fous au point de ne plus se comprendre.

Tu m'entends ?

LA FEMME - Oui, oui. Continue .

LE CLOCHARD - Hé, continue, elle a dit. De toute façon, tu ne m'écoutes pas. Mais tu as raison : tu les as souvent entendus, mes discours.

De toute façon, j'ai fini. Tout a été dit.

Sauf... une ou deux choses encore . Ou cent mille. Parce que vois-tu, maman ! Moi, je *commence* par penser... et ensuite, j'avance. Je pars d'un rien... et je n'arrive pas à m'arrêter. Ça aussi, c'est un tourbillon, une autre sorte de tourbillon, mais exactement comme le premier !

Je commence, par exemple, par une bêtise quelconque. Comme celle-ci... « Est-ce que j'ai déjà pris mon médicament, ce matin ? »... Ou bien... « Mais Dieu existe-t-il ? »... Et ensuite... comme ça, une pensée après l'autre. Jusqu'à ce que j'attrape mal de tête

Avons-nous bien fait de sortir du paradis terrestre ?... Hein, maman ? Les chimpanzés qui nous ont vus un jour nous mettre debout, relever la tête... et nous en aller : qu'est-ce qu'ils ont dû penser de nous ?... Non, mieux que ça : qu'est-ce qu'ils penseraient si nous revenions ? Peut-être même déformés à cause d'un virus, abêtis par un trou dans la couche d'ozone, tremblotants comme de la gélatine sans os... Hein, maman ?

Où es-tu ?

(La Femme était entrée dans la cabane, elle en ressort avec une couverture qu'elle met sur les épaules de son fils)

LA FEMME - Mets ça. Il commence à faire froid.

LE CLOCHARD - Merci, maman. Tu sais ce qui est important, toi ! Moi je pars dans mes grands discours... et toi, tu t'aperçois qu'il commence à faire froid. Je t'aime.

(La Femme retourne s'asseoir comme elle était avant)

Vous êtes comme ça, vous, les femmes, attachées aux choses.

Et pourtant, tu vois, dans l'histoire de tout à l'heure, celle du pêcheur, j'ai sauté un détail. Ce n'était pas lui, l'ambitieux. C'était sa femme. C'était la femme qui lui disait « Stupide que tu es, tu ne lui as pas demandé assez ! Rappelle-le, allez ! Demande-lui à être roi, à devenir empereur, pape... ! Ça a toujours été comme ça : Ève avec la pomme, lady Macbeth...

LA FEMME - Ça n'a pas de rapport.

LE CLOCHARD - Ce sont les femmes qui donnent le départ : les femmes ! Ensuite, c'est l'homme qui avance... avance, avance... jusqu'à la catastrophe ! Qu'est-ce que tu as dit ?

LA FEMME - Qu'il n'est pas question d'hommes ou de femmes ! L'un ou l'autre, c'est pareil.

LE CLOCHARD - Oui, tu as raison. Je me demande pourquoi j'ai sorti cette histoire de la femme. Elle n'a pas de rapport, c'est vrai. Ou peut-être si, je ne sais pas ! Hein ?

(Il la regarde, comme attendant une réaction, mais la femme ne réagit pas)

Papa t'avait peut-être aussi sur le dos. Hein ? Peut-être même que tu le poussais, toi aussi... Dis quelque chose, maman.

LA FEMME - Moi, je l'aidais. Quand il se décourageait, je lui disais « Courage ! ». Quand il était fatigué, je lui disais... « Sois fort ! ». Je lui disais « Pense à Carlo, pense à Gianni ! »

LE CLOCHARD - Et lui ?

LA FEMME - Il retrouvait tout : courage, force...

LE CLOCHARD - Et il n'imaginait pas que penser à nous pouvait vouloir dire penser autrement? Lui parti... toi partie... Tu n'y pensais pas, toi ? Du lundi au vendredi, hein ? Tu n'y pensais pas ?

Eh, je sais ! Penser c'est difficile ... et douloureux. Et pas seulement quand on doit faire un choix. Mais aussi comme ça... quand on pense, tout simplement. Comme moi avec mes discours : c'est comme si je tournais dans un labyrinthe. C'est une suite de rues et de ruelles qui s'ouvrent devant toi. Tu tournes à droite et tu te trouves dans une voie sans issue. Tu reviens sur tes pas, tu avances, et tu te retrouves où tu étais avant. Même dans les discours, il existe une direction précise : mais il y a trop de détours... et tu t'égaras... dans l'un, dans l'autre... Et tu perds le fil.

Où suis-je resté ? Avant de... avant de m'égarer ?

LA FEMME (*comme en le citant*) - Pourquoi a-t-il continué à avancer ?

LE CLOCHARD - Eh oui ! Pourquoi on continue à avancer ? Ça a un sens ? Avancer où ! Et pourquoi ! Pour vivre mieux ? Non ! Les hommes sont de plus en plus essouffés, occupés, nerveux, les mères ne sont plus avec leurs enfants, elles finiront par ne même plus en faire ! Tout pour le fric, pour remplir la maison d'objets, pour profiter des occasions du progrès : voyages, télévision, voitures, vêtements !... Celui qui s'arrête est perdu : aller de l'avant, accumuler, faire carrière, là où chaque pas en avant t'ouvre la possibilité d'en faire deux autres... C'est un tourbillon, de plus en plus rapide, de plus en plus étroit, qui t'entraîne vers le fond...

LA FEMME - Ne t'agite pas. Tu sais que ce n'est pas bon pour toi.

(Pause. Le Clochard récupère, reprend son calme)

LE CLOCHARD - Tu sais, au Moyen-Âge, quel était le plus beau cadeau qu'un chevalier pouvait faire à sa dame ? Celui auquel aucune femme ne pouvait résister ? Qui aurait fait écartier les jambes même à une sœur cloîtrée ?.. Tu le sais ? Hein ? Une paire de ciseaux ! Et la raison en est claire : produit d'avant-garde, technologie avancée... Mieux qu'un joyau ! Bon : qui, aujourd'hui, n'est pas en mesure d'offrir une paire de ciseaux à sa femme ? Et tu te souviens de grand-père qui, une fois par an – tu me l'as raconté cent fois ! – prenait la calèche et allait en ville, voir l'opéra en plein air ! Et aujourd'hui, qui, d'un simple clic sur la télévision ou le magnétoscope, ne voit pas tout ce qu'il veut ? Opéras, films, matchs... Et qui n'a pas ses armoires pleines de vêtements et jette ce qui était à la mode hier et ne l'est plus aujourd'hui ? Et qui ne va pas faire du ski ? Ou ne fait pas un beau voyage ? On est soigné quand on est malade ! Et les livres ne coûtent rien ! Et les enfants vont tous à l'école !...

Pas tous, c'est vrai, mais... attends ! La course est à peine commencée ! Des différences il y en a encore entre le haut et le bas. Mais c'est vrai : le progrès est allé si vite qu'il y en a pour tout le monde ! Autre chose que des ciseaux ! Mais on continue à en faire, et tellement, qu'on n'a pas le temps de les user ! Alors, on les jette !

(Jouant l'enthousiasme)

Nous avons tout, maman ! Nous avons tout et plus que tout ! Pourquoi envier celui qui a plus, quand le dernier de ce pays de cocagne a cent fois plus que ce qu'il peut manger ? Quel besoin avons-nous de révolutions, de revendications, de luttes sociales... Pense aux communistes, maman ! Si on leur avait montré, il y a cent ou deux cents ans, comment vit aujourd'hui, le dernier des ouvriers et des manœuvres... qu'est-ce qu'ils auraient dit ? « Comment ?

Seulement trente-cinq heures par semaine ? ! Et il y en a qui proposent d'en faire encore moins ? Et ils gagnent assez pour s'acheter une voiture ? Ils votent, ils décident, ils s'habillent bien, ils envoient leurs enfants à l'université ? « Mais alors... » auraient-ils dit, « alors, on l'a fait ! Mais alors... on a gagné ! C'est... le paradis sur terre, c'est le communisme »!

Il faudrait leur expliquer que non, ce n'est pas exact, ils n'y croiraient pas avec leurs journées de seize heures, leurs enfants condamnés à mener la même vie, les maladies... Trop beau pour être vrai. « On aura plus que ce qu'on n'aurait jamais osé espérer ! 'Le superflu, donnez-le aux pauvres !', c'est fini ! Gardez-le donc, le superflu. On a nos droits, on n'a pas besoin d'aumône, ni de charité chrétienne !

On a gagné ! « Karl Marx, il lui a mis dans le cul, à Jésus ! »

Pas vrai, maman ? Papa aurait aimé ce discours, hein, maman ? Et toi ? Toi, il te plaît, maintenant, ce discours ?

(Il s'est approché, a tourné autour d'elle pour la voir de face. Puis, sans surprise :)

Tu pleures ?... *(Affectueusement)* Eh, tu as raison, toi aussi : il n'y a pas de quoi rire ! Pauvre maman ! Pauvres femmes !

(Il retourne où il était avant, tournant le dos à sa mère)

Parce que dans ce mécanisme qui nous porte de plus en plus haut, qui nous rend de plus en plus riche de choses à posséder, à faire, à pouvoir faire... un virus s'est insinué, qui déforme tout, qui corrompt tout et fait tout pourrir. En avant, en avant, toujours plus loin, toujours plus haut... mais pour aller où, mon Dieu ? Si nous avons cent fois plus que tout ce que nous aurions espéré avoir, pourquoi se crever pour avoir davantage ? Alors, dans l'illusion d'avancer, nous reculons ; et nous travaillons, c'est absurde, dix ou douze heures par jour, le samedi, le dimanche, hommes et femmes, jusqu'à se priver de ce que nous avons et de ce que nous pourrions faire.

Se battre, se battre... au lieu de comprendre ce que les ânes ont compris : qu'il est plus logique de collaborer que tirer la charrette chacun de son côté. Mais non : chacun est l'ennemi de tous, chacun doit gagner sur les autres, au risque de se tuer ! Belle victoire ! Nous sommes revenus à l'état sauvage, maman !

Et qui vaincra, là-dedans ? Qui sera le plus fort, en mesure de survivre ? Quel est le genre humain que nous nous préparons ? Des êtres grandis sans enfance, insérés précocement dans la vie comme des engrenages avec l'obligation précise de faire, de construire, de gagner, de toujours avancer ! Quels monstres seront ceux qui se montreront les plus adaptés et qui réussiront à survivre ?

Un jour, j'ai eu peur, maman. Peut-être ce jour où j'ai vu papa ! Une peur profonde qui a éteint en moi toute vie, toute envie de vie, de *cette* vie. Jusqu'à ce que je décide de descendre, de me tirer de là ! Assez, assez, assez ! La vie est ici, si elle n'est pas possible ailleurs. La terre, le fleuve, l'horrible manne qui descend chaque jour du ciel, qui garde vivant le souvenir...

Et je fouille ici, maman, pour lire ce qui arrive là-haut... Ils sont en train de détruire le monde, maman, pour faire à tout prix leur pas en avant, ce monde qui est le seul que nous avons. Et quand j'arrive à poursuivre ma pensée, avant que le mal de tête ne me prenne, voilà la scène finale : une molécule folle, et l'œil qui s'éteint, les mots vides de sens qui tombent comme bave de la bouche, les oreilles qui fondent les sons en un bourdonnement obsédant... et des larves d'homme qui errent à travers les ruines, qui balbutient et tremblent... et peut-être même s'accouplent, qui sait ?!...

Oh, mais ce n'est pas une tragédie, maman ! D'autres créatures continuent leur vie sage et équilibrée, les plantes et les herbes couvrent les ruines, les abeilles continuent à faire leur miel, les chimpanzés à épouiller leurs petits, les dauphins dansent dans les vagues, les poissons vont s'apercevoir que, depuis quelque temps, on vit mieux dans la mer...

L'homme... eh bien, il est sorti du paradis terrestre, il a défié Dieu, il a gagné mais il n'a pas su gérer sa victoire et il a mal fini. Ce sera pour une autre fois. Il y a plus de temps que de vie, n'est-ce pas, maman ? Un jour, peut-être, quelqu'un d'autre essaiera de nouveau ! Ou peut-être pas. Qu'est-ce que tu en dis ?

(Il se tourne vers sa mère, mais depuis un moment, la Femme est déjà partie. Elle est rentrée dans la cabane en le laissant seul.)

Le Clochard secoue la tête, mais sans déception excessive)

J' ai parlé en l' air... comme d'habitude !...

(Fin de scène.

Comme précédemment, la convention théâtrale s'interrompt. Le Clochard sort de son rôle, l'Homme entre à son tour en scène)

* * *

Scène VI

Le Clochard est sorti. La Femme rentre. Elle s'approche du fleuve, s'agenouille pour laver quelque chose dans le courant.

Par le sentier, arrive l'Homme. Il a en main un journal froissé, presque chiffonné.

L'HOMME - Où est-il ?

LA FEMME (*en sursautant*) - Il va revenir.

L'HOMME (*il s'approche, la prend par le bras comme pour l'arracher à ce qu'elle fait*) - Il faut que je te voie faire ça aussi ? Tu le fais exprès, non ? Dis-le que tu le fais exprès !

LA FEMME - Je n'ai qu'à rincer...

L'HOMME - Dans cette eau-là ? Tu ne vois pas qu'elle est sale ? Il ne le dit pas toujours, ton fils, que c'est l'usine qui la pollue ? Alors ? Hein, alors ?... Qu'est-ce que tu rinces ?...

(Sans dire un mot, la femme interrompt son travail et se lève péniblement)

Et elle, muette ! Si tu parlais, au moins ! Mais non, toujours muette ! Tu es un vrai mur, maman ! Vous êtes de mèche, hein ? Pour me faire tomber fou, pour tout détruire, pour tout mener à la ruine ! (*Il agite le journal devant ses yeux*) Tu as vu le journal ?

(En haut du sentier, apparaît le Clochard. L'Homme laisse sa mère et se tourne vers son frère sur un ton agressif)

Et toi, tu l'as vu le journal ?

LE CLOCHARD - Il n'y en avait plus !

L'HOMME (*sarcastique*) - Bien sûr ! À sept heures du matin, il n'y en avait plus ! Vendus comme des petits pains !

LE CLOCHARD - Tu peux me le laisser ? Ou m'en faire une photocopie ?

(L'Homme le fixe, incrédule, puis se tourne vers la Femme)

L'HOMME - Tu l'entends ?

(Mais la femme est déjà rentrée dans la cabane)

Naturellement, quand elle sent venir la tempête, elle s'en va ! *(Il appelle)* Maman !

LE CLOCHARD - Laisse maman où elle est !

L'HOMME - Toi, tu la laisses !

(Le Clochard descend le sentier. L'Homme s'approche, agitant le journal)

Tu as eu ce que tu voulais, tu es content ? Qu'est-ce que tu as fait ? Une conférence de presse ? Une exclusivité ? Hein ? Combien t'as touché ? Et pourquoi pas la télé, pendant que tu y étais ?

(Le Clochard lui a pris le journal et le regarde, très calme, sans prêter attention au débit de son frère)

Maman, viens là ! J'ai quelque chose à vous dire, à tous les deux !

(La Femme apparaît sur le seuil de la baraque)

Ce matin, il y a à peine une heure, j'ai chargé l'avocat de faire les démarches pour une mise sous tutelle.

LE CLOCHARD - Pour moi ?

L'HOMME - À ton avis ?

LE CLOCHARD - Je n'en vois pas l'utilité : est-ce que je ne signe pas toujours tout ce que tu me demandes de signer ?

L'HOMME (*arrache le journal des mains de son frère*) - Si, mais il y a ça, hein ? Au moins, je pourrai dire : « Il est fou, que voulez-vous y faire ? Il est fou, et malheureusement, on n'enferme presque plus les fous ! »

LE CLOCHARD - Tu peux le dire. Je t'assure que je ne démentirai pas.

(L'Homme n'a pas écouté, il cherche quelque chose dans le journal, quelque chose qu'il vient de trouver)

L'HOMME (*il lit*) - « Parce que dans ce mécanisme, qui nous porte de plus en plus haut, qui nous rend de plus en plus riches... un virus s'est insinué, qui corrompt tout et fait tout pourrir. En avant, en avant, toujours plus loin, toujours plus haut... mais pour aller où ?... Alors, nous travaillons douze heures par jour, le samedi, le dimanche... »

Tu sais combien ça coûte d'arrêter la chaîne le vendredi soir, d'éteindre les fours et de tout relancer le lundi matin ?... Hein, tu le sais ?

(Il reprend sa lecture)

« Alors, les femmes ne voient pas leurs enfants, les pères ne les voient que le soir quand ils dorment... »

LE CLOCHARD - C'est vrai.

L'HOMME - Ah oui ? Et ça: « Karl Marx, il lui a mis dans le cul, à Jésus ! » Entre guillemets. Ça aussi, c'est vrai ? Et le titre, tu l'as vu le titre ? « Un industriel à Canossa : repentir ou délire ? »

(Longue pause)

LA FEMME - Je peux m'en aller.

(Personne ne répond. La Femme sort. Autre pause)

L'HOMME - Moi, je ne sais pas !

Je ne sais surtout pas pourquoi j'ai cette patience infinie avec toi, c'est si peu dans mon caractère ! Parce que tu es mon frère ? Ça ne suffit pas ! Parce que j'espère toujours arriver à te comprendre... ou parce que j'espère que toi tu me comprends ?

Quelquefois je m'efforce de chercher les causes ! Peut-être parce que tu as fait des études et pas moi ? Bien sûr, quand tu es né, il y avait déjà les sous ! Tu es allé au lycée, à l'université, tu as fait de la philosophie... Moi, à treize ans, on m'a obligé à me mettre au travail : les sous, il n'y en avait pas encore. C'est la faute de personne, je sais. Mais... en attendant, c'est comme ça. Et moi, j'ai beau jeu de dire « que le ciel soit remercié que je n'aie pas pu faire d'études, si les résultats sont ce qu'ils sont » ! J'espère seulement que ce n'est pas de l'envie. Parce que plus j'y pense, plus je m'aperçois qu'au fond, je te méprise ! Je ne te crois pas, moi, Gianni ! Je ne crois pas à tes problèmes ! Tu n'es qu'un lâche, un fuyard ! Et qui fait semblant : semblant d'être le seul d'entre les hommes à avoir ouvert les yeux et à avoir compris !...

LE CLOCHARD - *(l'interrompant d'un geste)* Ça, on l'a déjà dit.

L'HOMME - Oui, on l'a déjà dit, je sais !

Mais il n'y a pas que ça. Il y a autre chose qui ne nous concerne plus seulement toi et moi, mais les choses dont nous parlons et que nous représentons. Nous deux... d'accord... mais regardons ces choses en face.

Sommes-nous sûrs que, seul, celui qui ne fait pas ne se trompe pas ? Tu ne fais rien, toi : mais es-tu vraiment sûr de ne pas te tromper ? Et de toute façon, à quoi tu sers ? Moi, je peux me

tromper, c'est sûr, mais le matin, quand j'ouvre les usines, il y a des milliers d'hommes et de femmes qui s'engouffrent par les grilles et qui se retroussent les manches pour produire tout ce qui rend la vie plus belle et plus confortable. Où serions-nous sans tout ça ? Où serions-nous, si nous en étions encore à épucer et épouiller nos enfants au lieu d'avoir appris à ne pas avoir de vermine ? Nous serions encore dans les cavernes, nus ou vêtus de peaux de bêtes, on mourrait à vingt ans, de tuberculose ou d'empoisonnement, après avoir juste eu le temps de mettre au monde dix enfants, huit condamnés à mourir tout de suite, et deux qui atteindraient – peut-être – les vingt ans dans ces conditions épouvantables. C'est pour ça que nous avons été créés ? Ou pour suivre nos voix intérieures ? Pour apprendre, pour construire, pour aller de l'avant ! On doit courir les risques ! On peut éviter les dangers ! On peut corriger les erreurs ! Tu ne crois pas en l'homme, Gianni ! Tu ne crois pas à la raison ! On ne peut pas vaincre en fuyant ! Ce n'est pas au milieu du désert que l'on aide les gens ! Avant tout, ce qu'il faut c'est : *faire* ! Chercher ! Étudier ! Essayer et réessayer ! Maisons ! Vêtements ! Pain ! Objets ! Machines, pour transformer le travail et multiplier à l'infini nos mains et nos bras ! Jusqu'à ce que tout le monde, sur terre, à l'exclusion de personne, ait absolument tout ! Faire, Gianni, faire !

(Pause)

LE CLOCHARD *(calmement, sans polémique)* - Et si ce « faire » t'éclate entre les mains ?

L'HOMME *(avec impatience)* - Quand ? Demain ? Dans un mois ?... Ou dans cent ans, mille ans ? Et alors... qu'est-ce que t'as à en faire ?

LE CLOCHARD - Hé ! D'autant qu'il n'y aura plus personne pour le raconter.

(Pause. L'Homme s'éponge, en sueur.

La Femme sort de la cabane)

LA FEMME - Vous avez fini ?

L'HOMME - Oui, nous avons fini. Ou à peine commencé, je ne sais pas !

(À son frère) Que dirait, papa ? Hein ? Toi qui te vantes tellement d'avoir été en prise directe avec lui ? Lui qui toute sa vie a *fait*, sans avoir fait d'études, comme moi ! Toi qui détruis tout !

LE CLOCHARD - Et toi ? Toi qui, à ton âge et dans ta position de capitaine d'industrie, chevalier du travail, demandes comme un petit enfant : « Que dirait papa ? ». Hé, maman ? Tu te souviens, quand j'étais petit, combien de fois tu m'as dit « Que dirait papa ? », quand j'avais fait ou mal fait quelque chose ?

LA FEMME (*avec une énergie soudaine*) - Arrêtez de parler de votre père !

L'HOMME - Ah, enfin une réaction ! Enfin quelque chose qui change des habituels « euh... je ne sais pas, je n'ai pas entendu, je n'ai pas compris » !... C'est bien, maman ! Vas-y, parle !

LA FEMME - J'ai seulement dit d'arrêter avec votre père. Il n'a rien à voir dans vos discussions : lui, c'était *avant*. Quand « faire » était juste et qu'il n'y avait pas de danger... et aucun besoin de tout abandonner. Les gens avaient des besoins, et nous, on fournissait. Par contre, maintenant...

L'HOMME - Maintenant ?

LA FEMME - Maintenant, c'est différent.

L'HOMME - Différent, comment, bon Dieu ?

LE CLOCHARD - Tu as raison : maintenant on crée les besoins pour pouvoir faire les choses. C'est là que commence la spirale : de plus en plus de choses, de plus en plus de besoins, gagner toujours davantage pour d'autres choses, avoir de moins en moins de temps... Elle a raison, maman. Papa s'est arrêté avant !

L'HOMME - Papa ne s'est pas arrêté ! Il est mort !

LE CLOCHARD - Lui, il avait compris.

L'HOMME - Compris quoi ? Et qu'est-ce qu'il aurait fait, d'après toi ? Ce que tu as fait, toi ? Tout laisser tomber, partir, se renier ! (*Le Clochard se tait*) Dis-le-lui , toi, maman !

LA FEMME - Ça suffit ! Vous n'avez aucun droit de parler en son nom. (*Pause*) Il y a une chose que je veux vous dire.

Au point où vous en êtes, comme arrivés à un carrefour, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, comme si vous étiez seuls à devoir exister et à avoir raison, vous jugez les autres, votre père et moi aussi, sans savoir : il y a quelque chose que je veux vous dire !...

Vous n'êtes pas – écoutez bien – vous n'êtes pas tous deux, fils de votre père !

(*Pause stupéfaite*)

L'HOMME - Quoi ? !

LE CLOCHARD - Maman !

LA FEMME - Ne posez pas de question ! Ne jugez pas !

LE CLOCHARD - Et qui... ?

LA FEMME (*lentement, en l'interrompant d'un geste*) - J'ai dit ce que j'ai dit, et que ce qui doit être soit.

L'HOMME (*après une pause et avec un rictus sarcastique*) - Je ne te crois pas ! C'est une ruse, un piège : tu l'as dit exprès !

LE CLOCHARD - Maman ! Tu l'as dit exprès ? C'est vrai ? Pourquoi ?

L'HOMME - Ça, on ne le sait pas encore. Mais nous allons bientôt le savoir.

(Pause. Rupture de la convention théâtrale. Les deux hommes sortent. La femme reste seule en scène et se déplace vers le centre)

* * *

Scène VII

(La Femme est au centre de la scène et rentre dans son personnage. Elle hurle : un long cri déchirant, fou, interrompu de monosyllabes de dénégation. Puis elle tombe à genoux, le visage entre les mains. Elle se tait. Elle lève les yeux, tend l'oreille, spasmodiquement. Puis hurle de nouveau. Silence)

LA FEMME - Mon Dieu, non, non !...

(Elle ferme les yeux, les serre avec force, comme en attente de quelque chose, joint les mains en prière. Elle fait le signe de croix et murmure)

Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. Que le fruit de vos entrailles soit béni...

(Elle est interrompue par un coup de feu venu de l'extérieur. Deuxième, puis troisième coup de feu. La Femme sursaute comme si les coups l'avaient elle-même atteinte. Puis elle pousse un profond soupir, presque de soulagement ou de libération, de fin de cauchemar.

Par le sentier, descend l'Homme avec un bruit de pas surréel. Il a un revolver à la main. Il est agité, haletant mais pas bouleversé.

La Femme, agenouillée, lui tourne le dos et ne voit pas de qui il s'agit : elle ferme les yeux pour « ne pas voir » davantage)

LA FEMME - Lequel est-ce?...

L'HOMME - C'est moi.

LA FEMME *(d'un signe de tête, elle acquiesce)* - Je le savais.

(Pause. Les répliques qui suivent sont des petites fractures du silence, dans une atmosphère abstraite et surréelle)

L'HOMME - J'ai tiré... Il est mort... Désolé.

LA FEMME - C'est tout ce que tu sais dire ?

L'HOMME - Il allait me tuer.

LA FEMME - ...Il n'avait pas d'arme.

L'HOMME - Quand tu as dit « Lequel est-ce? »... tu aurais préféré... ?

LA FEMME - Je ne sais pas ce que j'aurais préféré, je ne sais pas ce qui est mieux... si ça devait se passer comme ça.

L'HOMME - Ça s'est passé comme ça. Quelque chose de trop fort : plus fort que moi et que lui. Et que tous.

(La Femme sort, se pressant un peu, dans la direction par laquelle l'Homme est entré. Pendant quelques longs instants, celui-ci reste seul en scène avec ses pensées. Tout à coup, il jette le pistolet par terre.

La Femme rentre)

LA FEMME - Je lui ai fermé les yeux. Maintenant, il est tranquille. Il se sent peut-être bien. J'espère qu'ils ne vont pas tarder.

L'HOMME - Je regrette pour toi, maman. Mais c'est ta faute.

(La Femme secoue la tête comme fuir la situation)

C'est toi qui nous as montés l'un contre l'autre. Et lui, il y est resté. Je regrette.

LA FEMME – Il n'a plus besoin de moi. Du reste, il le disait toujours : c'était toi qui avais le plus besoin d'aide.

Et maintenant ?

L'HOMME - Je n'ai pas perdu la tête, maman. Pas un seul instant. Maintenant non plus. Je vais me constituer prisonnier. Il n'y a rien d'autre à faire. C'est ridicule de penser autrement.

LA FEMME - Et l'usine ?

L'HOMME - C'est vrai ! Il y a aussi l'usine. J'allais oublier. C'est toi qui t'occuperas de l'usine, maman. Comme autrefois ! La plus forte, c'est toi : tu viens de perdre deux fils et tu penses à l'usine !

LA FEMME - Je suis trop vieille, trop fatiguée, j'ai trop de fautes sur les épaules.

L'HOMME - Mais quelles fautes peux-tu avoir, toi, maman ?

LA FEMME - N'as-tu pas dit toi-même que je vous avais montés l'un contre l'autre ?

L'HOMME - Je ne parlais pas de ça. Et tu le sais !

LA FEMME - Mon Dieu, mon Dieu!... Jusqu'à quand les fils devront-ils endosser les erreurs des pères ? Quand se rebelleront-ils pour enfin tuer les pères ?

L'HOMME - Et les mères !

LA FEMME (*elle se reprend, parle maintenant de façon décidée*) - Écoute ! Obéis ! Obéis-moi, moi ta mère qui ai maintenant compris!...

Nous allons dire que c'est moi.

L'HOMME - Quoi ? !

LA FEMME - Je répète : nous allons dire que c'est moi.

L'HOMME - Tu es folle, maman ! C'est totalement impossible. C'est moi qui ai tiré. Aujourd'hui, on trouve les preuves : même si on voulait nier, il y a la paraffine...

(Sans répondre, la femme ramasse le pistolet et tire trois coups)

LA FEMME - Maintenant, j'ai tiré moi aussi.

L'HOMME - Maman, ils vont poser des tas de questions ! Ils provoqueront des contradictions ! La vérité sera établie !

LA FEMME - Prends un bon avocat : ne regarde pas à la dépense.

L'HOMME - Maman !...

LA FEMME *(avec force)* - Assez ! Arrête avec ces pleurnicheries. ! Tu sais que c'est bien comme ça ! C'est mieux ! Pour tout... et pour tout le monde !

Assez ! Je suis fatiguée de suivre ton père, ton frère, toi, pour toujours arriver où je n'aurais jamais voulu finir !

L'HOMME - Maman ! Je ne te comprends pas. Qu'est-ce que tu dis ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

LA FEMME - ...et fatiguée de me taire, comme toutes les femmes ! Assez ! On fait comme j'ai dit ! Trouve-moi un bon avocat et essayons de limiter les dégâts ! Et appelle la police ! Téléphone tout de suite. Non, plutôt, vas-y !

(Avec un tremblement dans la voix) Je veux... je veux rester seule...

(L'Homme la regarde avec un mélange de stupéfaction et de peur, presque d'horreur. Il hésite, secoue la tête)

L'HOMME - Seigneur, maman, mais de quel bois es-tu faite ? ! Caïn a tué Abel, et Ève, la mère...

LA FEMME *(de nouveau avec force)* - Va t'en ! Ne dis plus rien ! Va t'en !

(L'Homme recule, d'abord lentement, puis se tourne et part en courant, trébuchant gauchement sur le sentier.

Mais avant qu'il ne soit sorti, et pour la dernière fois, la convention théâtrale s'interrompt. L'homme se redresse, se recompose et sort normalement, la Femme se défait de la tension de son personnage)

* * *

Scène VIII

(La Femme est seule au centre de la scène. Pause assez longue)

Que d'années ont passé depuis ce fameux jour! Sur le moment, tout s'est bien passé... En tout cas... comme ça le devait! De bons avocats... et personne - gendarmes, juges - n'a posé trop de questions. La coupable, c'était moi, j'avais avoué. Un dossier vite clos. Prison... pas un seul jour: deux semaines d'hôpital... sous surveillance, comme si c'était nécessaire... trois, quatre expertises... et puis une peine ridicule, juste pour rappeler qu'on ne doit tuer personne... son enfant non plus... Circonstances atténuantes, liberté conditionnelle... et tout de suite dehors. Une fortune aux avocats... c'est tout.

(Entre, ou est déjà entré, ou va entrer le Clochard: sa chemise est maculée de sang à la hauteur du cœur)

Mais j'étais vidée, je n'avais pas envie de vivre. J'allais tous les jours au cimetière, même plusieurs fois par jour, et je parlais avec lui... Quand il était vivant, c'était toujours lui qui parlait: mais maintenant qu'il était mort, j'arrivais à parler, moi aussi, petit à petit, un peu à la fois. Et puis...

(Entre, ou est déjà entré, ou entrera l'Homme: il a au cou un nœud coulant qu'il porte presque avec indifférence, comme une écharpe ou un foulard)

...ça a été le tour de l'autre, qui n'en pouvait plus. On l'a trouvé dans les toilettes de son bureau; il avait laissé un mot où il avait écrit: « Ça suffit! »... c'est tout.

L'HOMME - Ça suffisait.

LA FEMME – Même pas un mot pour sa mère: « pardonne-moi », ou quelque chose de ce genre... c'est ainsi qu'ils m'ont laissée seule! Il m'est resté... l'usine.

(Elle a un rire bref, amer)

Les charognards ont aussitôt rappliqué! Du dedans, du dehors... Jusqu'à ce que je leur dise... gardez-la donc! Mais même les ouvriers n'en ont pas voulu! Jusqu'à ce que l'État intervienne, et alors... ça a été la fin.

(Geste vague de la main, mais sans trop de regret. Pause)

L'HOMME - « Pardonne-moi », hein? Mais de quoi? Et pourquoi? Et si c'était toi qui devais me demander pardon?

(Pause. La Femme pleure en silence)

LE CLOCHARD - Laisse-là! Même maintenant, tu ne peux pas la laisser tranquille? *(Il s'approche de la Femme)* Allez, maman, allez! Tout est fini, maintenant. Il n'y a plus rien à y faire, désormais!

L'HOMME - Tout est fini? Et si ça commençait, au contraire? *(Sur un autre ton, à sa mère)* Maman... Je te l'ai demandé mille fois, mais tu ne m'as jamais répondu: pourquoi as-tu suivi Gianni?

LE CLOCHARD - Dis-le lui, maman. Comme ça, je le saurai moi aussi.

LA FEMME - ... Un jour... il y a des années, quand il était enfant... moi, j'avais travaillé au dehors, toute la journée. Le soir, je suis rentrée tard, il allait se mettre au lit. Il m'a mal reçue et n'a pas voulu que je l'embrasse. Et il m'a dit: « Je te voulais... et tu n'étais pas là. » « Je suis là, maintenant, mon petit! » Et lui: « Mais moi, maintenant, je veux dormir. »

L'HOMME *(étonné, peut-être sans comprendre, après une pause)* - Et alors?

LA FEMME - Alors, rien.

L'HOMME (*avec un geste d'impatience*) - Tu crois que c'est une explication, ça? Allons, maman, c'est une plaisanterie!

(La Femme tombe à genoux et pleure doucement)

Tu as compris ?

LE CLOCHARD - Laisse-la donc. Qu'est-ce que ça peut te faire?

L'HOMME (*nouveau geste d'impatience*) - Quand elle ne sait pas quoi répondre, elle se met à prier.

LE CLOCHARD - Laisse-la prier!

LA FEMME (*ne fait plus attention aux deux hommes*) - Sainte Vierge! Toi qui as vu ton fils en croix. Dis-moi... te sens-tu coupable? Pouvais-tu l'arrêter? Le retenir, enfant, près de toi? Tu ne t'es jamais rien reproché? Tu n'as jamais pensé à lui donner ce qu'il cherchait, sans qu'il coure à la mort?... As-tu été une mauvaise mère, toi aussi?

(L'Homme a une réaction de stupeur: une expression du visage entre incrédulité et mépris; il a un geste de la main comme pour dire « Mais qu'est-ce qu'elle dit là? »

Le Clochard, d'un geste, l'invite au silence, pour l'empêcher de déranger la Femme. Puis, d'un signe qui semble n'admettre ni réplique ni objection, il lui fait comprendre de s'écarter et de laisser la Femme avec ses pensées. Les deux hommes s'éloignent, tournant peut-être même le dos.

La Femme hésite, commence à parler avec difficulté, puis le discours se fait direct, précis. Peu à peu, sous l'effet des mots, elle sort de son personnage pour exprimer un sentiment, une raison qui finissent en un avertissement... Elle parle avec une chaleur sincère: ni le personnage ni l'interprète ne doivent craindre que le tout ne sonne comme un sermon ou une harangue...

(Au cours de cette longue réplique, les lumières s'allument sur une partie de la salle et c'est comme si nous recevions maintenant un discours public clairement dégagé de l'atmosphère du récit scénique. Les lumières et l'ambiance précédentes nous reviendront au cours des dernières répliques quand l'actrice / oratrice redeviendra personnage.)

LA FEMME - Pendant mon temps libre - et Dieu sait que j'en ai ! - j'ai pensé à vous, mes enfants, et à votre père, et surtout à moi... Oh, pas pour moi, mais pour vous! Pour comprendre ce que je devais me reprocher, si moi aussi, j'aurais pu – différemment, d'une autre façon, je ne sais comment, en y réfléchissant davantage – empêcher, ou essayer d'empêcher, autrefois, quand vous étiez encore petits, ou après, même au dernier moment, empêcher que vous ne finissiez comme vous avez fini... Et voilà que mon fils me demande si, par hasard, ce n'est pas à moi de lui demander pardon...

Non, ne dis rien!.. Peut-être toi aussi, à la fin, devenu grand - comme ton frère, au début, quand il était petit – peut-être avais-tu besoin de moi... et je n'étais pas là.

Mais si les choses se sont passées ainsi... (et ça, je suis arrivée à le penser), ce n'est pas, croyez-moi, parce que c'était écrit. Peu à peu... en m'extirpant la vérité par petites bribes... mes yeux se sont ouverts, la brume s'est dissipée... tout m'est apparu simple et clair... Et ça me torture de comprendre qu'il n'y a plus rien à faire, alors que cela aurait été si facile, à ce moment-là!

Que me reste-t-il sinon espérer – là encore, je ne sais comment! – que cela puisse servir aux autres?

Et voilà ma vie: je voudrais m'asseoir au bord d'une route, où passent les gens, de plus en plus en voiture, de moins en moins à pied... Voir les hommes s'acharner et les femmes en faire autant...

Oui, justement, les femmes! Je voudrais les arrêter, une à une, et dire: « assieds-toi là, près de moi »... Parlons! Les hommes, il ne faut pas les imiter!

Laisse-les aller, laisse-les courir vers leurs calvaires, leurs infarctus, qu'ils se damnent avec leur fric, leurs carrières, leurs guerres mesquines et suicidaires...

Et laisse aller aussi ceux qui disent avoir compris, qui se terrent dans une grotte ou au bord d'un fleuve à regarder l'eau couler.

Toi, non. Reste ici avec moi. Je vais te raconter mon histoire... et ensemble, nous comprendrons. Tu verras tout ce qui peut en sortir! Tu verras!

Je voudrais dire à toutes les femmes: ouvrez les yeux! Ne voyez-vous pas qu'ils nous ont embobinés? Quand les hommes vous ont dit: « Oui! Vous êtes comme nous! Vous devez

avoir les mêmes droits que nous, être sur le même plan! Pourquoi rester enfermées à la maison, enchaînées aux fourneaux, aux berceaux, sans même avoir besoin de savoir lire ou écrire? N'avez-vous pas, vous aussi, une âme, un cerveau, une personnalité, des ambitions?... C'est juste, il faut vous aussi vous *ré-a-li-ser*! Venez donc avec nous: en lice vous aussi, dans la course pour la carrière, le pouvoir, l'argent... » Quand ils nous ont parlé ainsi, pourquoi n'avons-nous pas compris l'énorme escroquerie qu'ils accomplissaient à nos dépens? Et, au lieu de comprendre, pourquoi sommes-nous tombées dans le piège, pourquoi les avons-nous crus et avons-nous lutté pour que l'escroquerie réussisse?

« Comme eux », « Comme les hommes! » Nous!, nous qui les faisons, les hommes, en les construisant fibre à fibre dans notre ventre, comme l'huître crée la perle, puis en les nourrissant du lait de nos seins, depuis toujours, comme les animaux: comme les vaches, les moutons, les singes! Depuis toujours, parce que c'est dans l'ordre des choses; de la même manière parce qu'il n'en existe pas d'autre; ancrées à la nature qui est le fondement de tout. Pendant qu'eux, les hommes, façonnent des villes, des royaumes, des civilisations qu'ils détruisent ensuite à coups de guerres, de révolutions, appelant progrès le fait d'habiter des maisons toujours différentes, de courir et voler un peu plus vite, de repousser un peu plus loin les frontières de la mort, d'écrire de la musique et des livres qu'ils disent immortels mais que le temps dévore et rend vite incompréhensibles. Pris dans un tourbillon où le moindre pas en avant, la moindre découverte génère de nouveaux esclavages! Un sou de plus aujourd'hui, et il faut que demain, ce sou en fasse deux de plus! Un instrument de travail plus efficace, et voilà que ces malades en tirent, non un allègement de peine, mais un surcroît de travail! Une route plus large et plus rapide, et voilà ces insensés qui l'investissent dans un désir de plus en plus fou d'aller, de courir, d'agir, de combiner, d'être çà et là, n'importe où, sans dormir, sans se reposer... comme la goutte d'eau happée par le courant se précipite vers la cascade!... Une agitation folle pour une miette de richesse, pour un instant de pouvoir, pour un semblant de gloire, jusqu'à ce qu'une piqûre d'aiguille dégonfle le grand mensonge et tire le rideau sur cette comédie ridicule!

(Le Clochard se tourne un instant vers elle, comme s'il voulait intervenir. Mais après quelques paroles de la Femme, il reprend sa place)

Eh oui, toi aussi, mon fils, en qui j'ai pu croire un instant! Toi aussi, tu as vu la paille dans l'œil de ton frère, mais tu es resté aussi stérile que lui; avec tes paroles inutiles, tes pensées qui rasant à zéro, ta marche qui fait du surplace! Alors, la douleur s'est ajoutée à la douleur, le regret au regret... et toi aussi qui as rêvé la fable de la vérité, tu ne fais qu'allonger la théorie des héros inutiles, petit saint stupide, poète qui hurle aux étoiles son élégie contre l'hymne tonitruant des autres!

Tout cela serait l'histoire du genre humain. On en parle dans les journaux, dans les livres! Les noms, les dates, les visages changent; le grand mensonge se travestit comme le caméléon, renouvelle son maquillage, retourne sa veste, mais sous les apparences, il n'y a que l'habituel essaim de faux-bourdon qui papillonnent de plus en plus haut ou sombrent dans le noir, attirés par une lumière qui les aveugle ou trompés par le frottement d'une allumette aussitôt éteinte. C'est ainsi qu'ils se réalisent, eux, les hommes!

Mais là-dessous, au-delà de tout ça... nous! Intactes, inoxydables, vestales de la mémoire, sûres de notre devoir! Et qu'est-ce alors, comparé à ce stupide jeu des hommes, ce que nous savons faire, par pur don du hasard, par choix de la nature? Et cela depuis toujours et pour toujours, pourvu que la vie continue, que l'humanité résiste, qu'elle pourrait carrément être meilleure, si ce n'était qu'ensuite, ces fils que nous donnons au grand fleuve de l'existence grandissent, deviennent des hommes et tombent dans le tourbillon, nouveaux faux-bourdon montant vers le miroir de cette lumière qui a déjà transpercé leurs pères, pour se faire transpercer comme eux!

Ouvrons les yeux, femmes du monde entier! Vous qui vous proclamez libres, et qu'on appelle esclaves soumises! Attention! Les hommes ne nous libèrent que pour autant que cela réponde à leurs désirs, corresponde à leurs intérêts, pour autant que cela les libère de la peur qu'ils ont de nous!

Et penser que nous - qui nous disons libres - avons lutté pour qu'*eux* nous libèrent, pour que l'histoire nous affranchisse du rôle auquel jusqu'à ce jour - mais pas depuis toujours - ils nous avaient enchaînées! Nous sommes tombées dans le piège: nous sommes descendues dans la rue, nous avons lutté, nous avons eu des héroïnes et des martyres... tout pour conquérir le droit d'être aussi folles qu'eux, pour nous faire abdiquer notre rôle, pour nous arracher de notre trône, nous, qui avons la vie en main, nous reines, nous toutes-puissantes!

Je voudrais dire à chaque femme qui passe près de moi, qui me voit, qui m'entend: sauvons-nous! Sauvons-les, parce qu'en nous sauvant, nous les sauvons aussi! Faisons des hommes

meilleurs! Restons près d'eux, près des enfants nés de notre ventre! Ne laissons pas les pères être leur exemple! Arrêtons-les, quand nous les voyons construire, eux aussi, leur petite tour de Babel! Quand ils nous appellent... soyons là! Enseignons-leur la sagesse de vivre attachés aux choses vraies, qui sont les nôtres, pas celles du monde construit par les hommes! À nous de reconstruire la vie, là où est passée et continue de passer la stupide, l'inutile puissance destructive des hommes. Retournons à la nature que nous n'aurions jamais dû abandonner! Ne cédon pas notre infini, notre nécessaire pouvoir de mères pour le plat de lentilles d'une égalité qui nous humilie et qui nous vide!

Rions au nez des hommes quand ils nous tentent: ou bien hochons la tête, avec indulgence, comme on le fait avec les faibles d'esprit, avec ceux qui croient avoir compris et croient être sauvés en s'échappant. Ce n'est pas la bonne voie! La voie passe par où nous sommes, nous! La vérité c'est la nôtre, la sagesse c'est la nôtre! Notre ventre est le maître du monde! C'est à nous que la nature confie l'avenir!

Et attention à vous aussi – qu'on dit et qui êtes – esclaves soumises, ombres sans visage, corps voilés sans âme! Même si le très haut et épais mur de l'ignorance et des ténèbres arrête ces paroles avant qu'elles n'arrivent à vous. Attention, quand viendra votre heure, à ne pas prendre une autre voie que la nôtre: que votre liberté ne vous conduise pas à abdiquer votre rôle, comme nous avons abdiqué le nôtre!

J'ai dit tout ce que je voulais dire à la femme qui, passant sur la route, s'est arrêtée, s'est assise près de moi, a écouté mon histoire.

Je ferme les yeux et voudrais retourner en arrière...

(Elle ferme les yeux. Les deux hommes tournent à peine la tête vers elle, lentement. Atmosphère et lumières ont repris leur cours normal.)

LE CLOCHARD - Maman!...

L'HOMME - Maman!...

LA FEMME (*lointaine, avec simplicité*) - Oui, mes petits. Je suis là...

(Lentement, obscurité)

RIDEAU